

Le Samedi

VOL. VII.—NO 27

MONTREAL, 7 DECEMBRE 1895

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 6 CTS.

INSOUCIANTE JEUNESSE



MES CHATS.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces à MM. POIRIER,
BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 30 NOVEMBRE 1895

LE CONFORT DE LA MODE



L'utilité des grosses manches.

Voyez en dernière page le curieux Casse-tête
Chinois du "Samedi".

Une prime de \$250, espèces, ou un abonnement de un an au "SAMEDI" est affectée à sa solution.

Au tirage du 30 novembre, la prime de \$250, espèces ou un abonnement de un an au SAMEDI, affectée à la solution du *Problème No 1*, a été gagnée par M. J. Z. Nadon, rue de Chateauguay 48, Pointe St Charles, M. J. Z. Nadon est prié de passer le plus tôt possible au bureau du journal, réclamer sa prime.

Pensées Philosophiques

Il est toujours plaisant d'entendre la vérité — sur votre prochain.

PHILOSOPHE.

L'univers et le temps, voilà les deux seuls juges des grands hommes.

DUCIS.

Un homme intelligent en affaires doit toujours tenir devant les rois — quand il a les as.

A Paris, l'esprit court les rues; aussi est il parfois crotté. — PETIT-SENN.

Il suffit au sculpteur que sa statue soit belle; a-t-il besoin d'être beau lui-même? — SCHOPENHAUER.

La satire ment sur les gens de lettres pendant leur vie, et l'éloge ment après leur mort. — PHILOSOPHE.

On a plutôt fait de s'accommoder à autrui, que de plier chacun à nos opinions. — SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Le pain est bien bon à la vie, mais un beau morceau de mouton fait bien mieux passer la journée. — PHILOSOPHE.

Le premier personnage de l'empire est celui qui me parle, et seulement pendant que je lui parle. — LE CZAR NICOLAS.

Petite Correspondance

M. B. de F. — Reçu envoi. Vous écrirai.

Mme A. G. (Nouvelle-Orléans). — Essaierai de vous contenter.

Une abonée (Montréal). — Même réponse.

E. Aubuchon (Montréal). — Adressez au journal ce que vous avez.

BIOGRAPHIE

"CHERCHEZ"

REMINISCENCE

Paroles et musiques de D. Tagliafico (1)

Nous accusons réception à M. Edmond Hardy de cette charmante nouveauté musicale qui fera, cet hiver, la joie des salons Montréalais. Chacun connaît l'exquise délicatesse de touche qui distingue les productions de Tagliafico. "Cherchez" sera accueilli par toutes nos jeunes cantatrices, avec la même faveur que les précédents morceaux du maître.

QUAND IL REVIENDRA

La maman (orgueilleusement). — Mais tu n'as pas embrassé bébé!
L'oncle (célibataire endurci). — Tiens, c'est vrai; ça sera pour la prochaine fois, quand je reviendrai de la Chine où je m'en vais.
La maman. — Et quand penses-tu revenir?
L'oncle. — Voyons, mettons 12 à 15 ans.

IL S'ÉTAIT MARIÉ HIER

— J'ai quinze horloges à vendre, monsieur, en prendrez-vous quelque-une?
 — Je n'achète jamais de marchandise dont je ne connais pas la provenance. Qui me dit que ces horloges n'ont pas été volées?
 — Volées! mais non, monsieur, je me suis marié hier, tout simplement.

ILS SONT AU MIEUX

Mlle Elisa. — J'avais grand peur que papa ne soit fâché lorsque vous lui avez demandé ma main. Ne l'était-il pas un peu?
M. Joseph. — Pas du tout, ma chère! Il m'a demandé si je n'avais pas, parmi mes amis, cinq jeunes hommes respectables qui prendraient vos cinq sœurs. Nous sommes au mieux.

SIGNE CERTAIN

M. Sansoin. — Allons bon, voilà que tu as encore tout rangé dans notre chambre.
Mme Sansoin. — Oui; mais qui te l'a fait penser?
M. Sansoin. — Je ne peux pas mettre la main sur mes pantoufles.

UNE SEULE CHOSE

Le touriste. — Il y a une chose, une seule, aux chutes de Niagara, que les hôteliers n'ont pas l'audace de compter sur leurs notes.
L'ami. — Qu'est-ce donc?
Le touriste. — L'eau.

IMPOSSIBILITÉ

Le professeur. — Si ton père connaissait ta mauvaise conduite et ta paresse, ses cheveux deviendraient blancs.
L'élève. — Ah, quand à ça, monsieur, c'est pas possible, mon père n'a pas un seul cheveu sur la tête.

(1) En vente chez Edmond Hardy, éditeur. Prix, 50 Cts.

DEVINETTE



APRÈS LE THÉÂTRE

Il pleut à verse et je ne vois pas Catherine qui devait venir m'attendre avec un parapluie. La voyez-vous? Est-elle arrivée?



Chronique Mondaine

LA saison des bals et des soirées étant commencée, j'ai presque l'intention, chères lectrices, de vous parler aujourd'hui, des toilettes de cérémonie.

Si je vous entretiens de ces hautes élégances, ce n'est pas pour vous enseigner ou vous donner le goût d'une coquetterie exagérée. Bien loin de moi cette pensée ; mais je veux vous tenir au courant — n'est-ce pas mon devoir ? — de tout ce qui se fait, de tout ce qui se porte, de toutes les créations nouvelles qui paraissent : en un mot, de la vraie mode.

Elle vous enseigne l'art d'être toujours charmante, quels que soient l'âge et la position sociale ; elle vous permet aussi, avec un peu d'ingéniosité et d'économie, de vous habiller au goût du jour, sans taire une trop grande trouée à votre bourse.

En effet, avec des renseignements, donnés à point, vous pouvez faire ou refaire d'élégantes toilettes à peu de frais.

Ainsi avec la mode actuelle des petits corsages demi-bouffants, les guimpes, les empiècements et les revers d'une autre étoffe que celle de la robe, permettent bien des combinaisons pour donner un ton de nouveauté à une robe ancienne que l'on portera encore toute une saison, peut-être davantage.

Ce qu'il faut, avant tout, c'est rechercher le genre qui convient, qui soit en harmonie avec votre personne, avec votre entourage ; enfin il faut savoir se mettre à "l'air de son visage". C'est là une science que vous acquerez bien vite en vous étudiant un peu et en observant beaucoup autour de vous.

Il ne faut pas que je perde de vue mon sujet dans des digressions interminables, revenons à ces toilettes de bal dont j'ai promis de vous entretenir.

Jusqu'à présent les décolletés sont plutôt ronds ou ovales que carrés ; mais on peut, si cette dernière façon va mieux, retenir le corsage sur l'épaule par des bretelles ou des rubans de satin terminés par de gros choux.

Voilà que pour les bals et les dîners, on parle de la forme princesse, et, dans ce cas, la robe s'agrafe par derrière. Il est probable que ce genre va venir à s'introduire pour tout de bon, car les journaux de modes y sont revenus, à plusieurs reprises, et, s'il vous en souvient, je vous l'ai déjà annoncé, dans une de mes dernières chroniques.

Les robes de velours noir, velours de soie s'entend, se portent beaucoup pour toilettes du soir.

Pour rompre la monotonie du tout noir, on orne les devants du corsage de bouillonnés de mousseline de soie et de revers de faille ou de satin de couleur claire, ou bien on fait une blouse en dentelle blanche avec les manches en velours noir.

Naturellement, cette toilette sied plutôt à une femme mariée qu'à une jeune fille ; je ne saurais jamais trop recommander aux jeunes filles une simplicité dans la mise, qui n'exclut ni l'élégance, ni le bon goût.

Quand on a la jeunesse pour ornement, on peut se passer de tous les autres. J'ajouterai même qu'il est tout à fait de mauvais goût de surcharger de frêles épaules de soieries trop épaisses ou de dentelles trop dispendieuses.

J'ai entendu, il n'y a pas bien longtemps encore, des remarques que l'on faisait sur deux toilettes de jeunes filles dans une salle de bal : l'une portait une magnifique robe de soie et velours garnie de vraie dentelle de fil, l'autre n'avait simplement qu'une robe de crépon blanc attachée par des nœuds en rubans et quelques ornements en perles blanches. C'était très simple mais si gentil à la fois, cela respirait tant de fraîcheur, de poésie et de grâce que spontanément tous les suffrages lui furent décernés.

De bijoux, une jeune fille doit ne pas trop en mettre, le moins possible même. On disait de Mlle Consuelo Vanderbilt, aujourd'hui, madame la duchesse de Malborough, qu'elle oubliait souvent ses bagues et ses bracelets dans son écrin. C'est un exemple qui part d'assez haut pour qu'il vaille la peine d'être imité.

Je ne dois pas changer de sujet avant de vous prémunir contre une faute assez commune. Autant une toilette claire est jolie quand elle est fraîche et propre, autant la même robe est détestable quand sa première fraîcheur est passée et qu'elle est ternie par la poussière. Ceci s'applique plus spécialement aux toilettes blanches.

Ainsi, par exemple, à l'Opéra Français, à la première des *Huguenots*, j'avais devant moi une fillette avec un corsage-blouse en crépon blanc d'une pureté plus que douteuse. En vain, avait-on essayé d'établir un contraste avec des rubans de couleur tranchante, on ne pouvait dissimuler que non-seulement le corsage était fané mais qu'il était sale. Horreur !

Le blanc est une couleur qui demande la plus parfaite pureté, c'est pourquoi on a donné à l'hermine cette devise que voici :

Plutôt la mort qu'une tache !

Cette devise, chères lectrices, devrait être la nôtre également, non-seulement dans le sens propre du mot, mais au figuré aussi.

Allons, je ne suis pas ici pour vous faire des sermons. Qu'est-ce que diraient les prédicateurs de retraite de me voir usurper leur place dans des colonnes qui ont pour titre : Chronique Mondaine !

Enfin, pour terminer mes remarques sur les robes de soirée, j'ajouterai que la toilette des femmes mariées ou de celles qui ne sont plus dans leur première jeunesse se compose également de soieries, velours, brocart, taffetas, en un mot de tissus plus épais et partant plus dispendieux.

Les jeunes filles, elles, devront se contenter de gaze, de mousseline, de crépons à teinte pâle et de soie aussi, pourvu toutefois que celle-ci ne soit pas épaisse ni trop lourde.

Parlons un peu chapeaux maintenant. Je lisais hier dans un journal de New-York que les chapeaux "sailor" en feutre ou en velours étaient très en vogue dans la grande métropole américaine et qu'ils se portaient en avant sur le front. "Il n'y a pas une femme fashionable, ajoutait ce journal, qui rêverait pour un instant de porter son chapeau en arrière de la tête comme le font les Canadiennes."

On pourrait bien répondre à ces grandes Américaines que les Canadiennes ayant un joli minois à offrir aux regards des passants, ne songent pas à le cacher derrière les rebords d'un chapeau comme le font celles que la nature a moins favorisées.

Le voile s'enroule très ample autour du chapeau et on doit laisser tomber les bouts en arrière flottants à la manière d'un rideau. Ceci est tout à fait nouveau, mais dans six mois d'ici, nul ne songera à s'habiller autrement.

Les rubans larges et de toute nuance sont portés autour du cou et forment un nœud immense en arrière. Le ruban de satin blanc surtout est la rage actuellement à New York.

Le fichu Marie-Antoinette est, aussi fortement achalandé ; on peut le faire en dentelle, en soie et même en velours, s'attachant en un nœud gracieux en avant du corsage ou se croisant sous les bras pour se nouer en arrière. Les fichus en dentelle sont d'un effet magnifique, le soir, sur une blouse en soie.

Les cheveux se portent à la Marie-Antoinette aussi, c'est-à-dire relevés en haut de la tête sur un petit coussin. Les personnes à qui cette mode dégage trop la figure feront bien de laisser retomber deux ou trois petites frisettes de chaque côté du front.

* * *

Madame Wurtele a donné un agréable *five o'clock tea*, mercredi dernier, à sa résidence de l'avenue Union. Sa fille, Mlle Estelle O'Brien, a secondé Mde Wurtele dans ses hospitaliers devoirs.

Mlle Lucie Taschereau est de retour de son voyage à Québec.

Mlle Cécile Gagnon, fille de M. Gustave Gagnon de Québec, est, en ville, l'hôte de M. et Mde Arthur Gagnon, avenue Laval.

Mlle Antoinette Gagnon de Ste-Rose est venue passer une semaine à la ville chez sa tante, Mde Letondal, rue Ste-Catherine.

Mlle Kate Lemoine de Québec, est venue respirer l'air de Montréal chez son amie, Mlle Steele, avenue Church.

Mlle Anna-Marie Lebel, une autre gentille québécoise, est l'hôte du Dr Raymond.

Madame Ls Bourgeois, d'Acton-Vale, est depuis quelques jours, chez sa sœur Mme Henry Hamilton, rue Mansfield.

Il y a plusieurs mariages à l'horizon, mais je n'ose vous en dire plus long, d'abord, parce que j'ai promis à quelques-uns d'en garder le secret, et lorsque j'ai promis quelque chose, c'est fini, il n'y a plus à y songer. Quant aux autres, je ne veux pas faire d'indiscrétion ; c'est vilain d'avoir la langue trop longue. Puis, pourquoi donner une publicité prématurée à ces gracieuses idylles qui n'ont plus le même charme tout à fait, une bonne fois que la curiosité désagréable d'un grand public y a aussi voulu lire... Donc, je ne dirai rien, pour le moment, du moins. Quand j'en aurai la permission vous saurez tout, tout.

Le château de Ramezai doit faire l'inauguration de son Musée au mois de janvier. La Société Numismatique se propose de donner un bal ou un *conversazione* pour célébrer d'une façon extraordinaire un événement de ce genre.

M. et Mde G. Couture ont lancé des invitations pour une soirée musicale qui aura lieu dans leurs appartements de la rue Université.

Très gentille réunion, lundi dernier chez madame Ls Bœaubien, à sa jolie résidence à Outremont. Remarqué parmi les invités : Mesdemoiselles Adèle de Beaujeu, Marie Terrony, Blanche et Justine Lacoste, de Salaberry, Masson, Strathy, Annie Murphy, Rita Thibaudeau, Marie Masson, Gabrielle Hubert, Antoinette Lajoie, Gabrielle Lajoie, Hortense et Mina Dansereau.

Le vicomte des Estangs, le vicomte de St-Phalle, M. M. W. Murphy, C. Waterspoon, Alfred Roy, de Blois Thibaudeau, Eugène Langlois, Ed. Surveyer, C. Smith, G. G. Smith, Strathy, Aimé Geoffrion, Paul Lacoste, W. Custer, Doucet, A. Plank, J. B. Sincennes et autres.

M. R. S M Bouchette et madame Bouchette, née Dillon, sont de retour de leur voyage de noces, Mme Bouchette reçoit les visiteurs au No 191, rue Mansfield.

FRANÇOISE.

LATIN ET FRANÇAIS

Le patient.—Je suppose, Docteur, que vous ne faites vos prescriptions en latin qu'afin d'empêcher vos clients d'y rien comprendre ?

Le docteur.—C'est bien possible.

Le patient.—Et par contre vous faites vos comptes en français, afin que chacun sache bien ce qu'il vous doit.

Le docteur.—Exactement.

La Récolte du "Samedi"

(A travers les journaux Parisiens)

Madame demande un verre d'eau.

Baptiste le lui apporte.

—Un verre d'eau se sert sur une assiette, lui dit la maîtresse de la maison.

Baptiste revient, apportant le contenu du verre qu'il avait répandu sur l'assiette.

Comment veux-tu que Madame boive cela, imbécile ? lui dit la femme de chambre.

—C'est ce que j'étais en train de me demander, répondit Baptiste.

SUR LE BOULEVARD

Le cocher, qui vient d'avoir une explication avec son voyageur. — Quand j'vous disais qu'il est enragé, c' bourgeois ! V'là qu'il m' montre l' poing !!! (Le bourgeois est simplement en train de brosser avec sa manche son tuyau gravement endommagé au cours de l' "explication" qui a motivé l'intervention du paternelle gardien de la paix)

Logique des mots :

—Est-ce vous qui vous rasez ?

—Oui, pourquoi ?

—Vous vous êtes coupé à trois endroits.

—Que voulez-vous ? ce n'est pas ma faute... mon rasoir ne coupe pas.

Le banquier X... voit arriver, l'autre jour, dans son cabinet, Z..., le plus célèbre emprunteur de Paris.

Z... ne le fait pas languir

—Mon vieux, j'ai compté sur toi. Prête-moi dix mille francs.

—Hum ! dit le banquier, c'est que... c'est que... Pourquoi ne t'adresses-tu pas à R... ?

—R... ! Ah bien oui ! c'est un muffle !

—Ah ! dit le banquier en se rapprochant de son interlocuteur ; eh bien ! regarde-moi bien en face, moi aussi je suis un muffle !

Les surprises du style administratif.

Le registre des naissances d'une mairie de Saône-et Loire contient la perle suivante :

"Ce jour, 5 juillet 1895, la femme Antoinette Durand, âgée de vingt-cinq ans, a donné le jour à un enfant aveugle..."

Enseigne à la porte d'un marchand de vins :

ANCIENNE MAISON LARIVIÈRE
BOILEAU

Successeur de Fontaine

Bébé aime beaucoup petite mère, mais comme petite mère est très fin de siècle, il ne la voit guère ; pourtant, un soir qu'il a le bonheur de dîner en famille, il interpelle petite mère.

—Dis ! petit mère, quand on est sage... on va en paradis, pas vrai ?

—Oui, mon ange.

Bébé réfléchit en suçant son pouce.

—Petite mère, il faut que tu sois bien sage... comme ça, quand nous erons en paradis, papa et moi, nous ne serons pas seuls.

Une femme ne connaît pas la dose de patience dont est capable son mari, tant qu'elle ne l'a pas vu à la pêche.

A la correctionnelle.

Un des témoins, pris d'une extinction de voix, ne parvient pas à se faire entendre.

—Vous êtes aphone, mon ami ? lui demande le président.

—Non, Monsieur, articule le pauvre diable au prix des plus grands efforts... Je suis ferblantier !...

LE LANGAGE DES GANTS

Un "oui" se dit en laissant tomber un de ses gants. On les roule dans la main droite pour dire "non",

Si l'on est devenue indifférente, on dégante à demi la main gauche.

Pour être suivie, on se frappe l'épaule gauche de ses gants.

"Je ne vous aime plus du tout" se prouve en se donnant de petits coups avec les gants sur le menton.

Pour "Je vous hais", on retourne ses gants à l'envers.

"Je souhaiterais d'être auprès de vous" se dit en lissant ses gants.

Si l'on veut faire ce charmant aveu : "Je vous aime", on laisse tomber les deux gants à la fois.

Si l'on veut témoigner que l'on est fâchée, on frappe de ses gants le dessus de sa main ; "furieuse", on les éloigne, etc. etc,

A propos de Sarasate, qui joue en ce moment chez Colonne (et ceux qui connaissent l'étonnant violoniste savent que ses mots sont rares.)

On lui demandait l'autre soir :

—Vous qui avez joué devant tous les souverains du monde, n'en n'avez-vous pas un que vous préférez ?

—Je ne saurais pas trop lequel ; ils m'ont tous posé la même question.

—Laquelle ?

—"A quel âge avez-vous commencé à jouer du violon ?"

On commente en famille le bulletin scolaire de Toto.

—Pas fameuse ton année scolaire, mon garçon ! médiocre partout... quand ce n'est pas "mauvais".

—Je te demande pardon, papa, il y a excellente à santé ! Regarde bien !

Lu dans la vitrine d'un entrepreneur de pompes funèbres :

Veuillez m'encourager.

MONSIEUR, à Baptiste. — Baptiste, vous pouvez régler votre compte, vous quittez mon service aujourd'hui même... C'est honteux ! on vous a ramassé hier ivre-mort dans la rue ! deux agents vous ont ramené !...

BAPTISTE. — Que monsieur se rassure, j'ai toujours des cartes de monsieur dans ma poche !

Un mot de femme :

"Je n'aime pas porter de perles : cela fait jaunir les dents !"

Le père François, qui présente un cheval à la commission de recensement — Oui, monsieur le capitaine, il n'avait pas son pareil dans son jeune temps.

Le capitaine. — Ça se voit !

Les maximes de Muzodor :

"Si deux hommes, dont un bossu, tombent à l'eau, il faut d'abord repêcher le bossu, l'autre ne risque rien : un bienfait n'est jamais perdu.

Un prince musulman était tellement laid qu'on avait enlevé toutes les glaces dans ses appartements pour lui épargner l'horrible vue de son visage.

Se trouvant un jour devant un miroir qu'on avait oublié, il se mit à fondre en larmes de se voir si laid. Le grand-vizir pleurait encore plus fort.

Au bout de quelque temps, il s'était un peu calmé ; mais le grand-vizir continuait à pleurer de plus belle.

—Pourquoi pleures-tu encore, lui dit-il, lorsque, moi, je commence à me résigner ?

—Ah ! répond le vizir, c'est que votre seigneurie ne s'est vue qu'une fois, tandis que moi je la vois tous les jours.



Le recteur. — Comment, Pitanchard, j'ai entendu dire que vous faisiez des lectures sur la tempérance ? et je vous trouve dans cet état.
Pitanchard. — Non, non ! C'est mon frère qui fait les lectures. Moi je vais avec lui pour... lui servir... d'exemple.

A SOUHAIT



I

Le tramp.—Allons, mes amis, donnez-moi à manger N'importe quoi, quand ça serait de la viande de chien.

Emaux et Camée

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

XXXX

LAPINS

Les petits Lapins, dans le bois,
Folâtraient sur l'herbe arrosée
Et, comme nous le vin d'Arbois,
Ils boivent la douce rosée.

Gris foncé, gris clair, soupe au lait,
Ces vagabonds, dont se dégage
Comme une odeur de serpolet,
Tiennent à peu près ce langage :

Nous sommes les petits Lapins,
Gens étrangers à l'écriture
Et chaussés des seuls escarpins
Que nous a donnés la Nature.

Nous sommes les petits Lapins,
C'est le poil qui forme nos bottes,
Et, n'ayant pas de calepins,
Nous ne prenons jamais de notes.

Nous ne cultivons guère Kant ;
Son idéal turlutaine
Rarement nous attire. Quant
Au fabuliste La Fontaine,

Il faut qu'on l'adore à genoux ;
Mais nous préférons qu'on se taise,
Lorsque méchamment on veut nous
Raconter une pièce à thèse.

Préférant les simples chansons
Qui ravissent les violettes,
Sans plus d'affaire, nous laissons
Les raffinements aux belettes.

Ce ne sont pas les gazons verts
Ni les fleurs, dont jamais nous rimes
Et, qui pis est, au bout des vers
Nous ne dédaignons pas les rimes.

En dépit de Schopenhauer,
Ce cruel malade qui tousse,
Vivre et savourer le doux air
Nous semble une chose fort douce,

Et dans la bonne odeur des pins
Qu'on voit ombrageant ces clairières,
Nous sommes les tendres Lapins
Assis sur leurs petits derrières.

THÉODORE DE BANVILLE.

Usages du Monde

LA CHARITÉ DANS LA CONVERSATION

Les femmes bien élevées ne médisent jamais d'aucune de leurs connaissances ; elles ne les ridiculisent pas et doivent, au contraire, dire tout le bien possible de leurs amis et les défendre, si on les attaque, absents ou présents. Si les critiques sont trop justes pour être réfutées, on répond : "Que voulez-vous, je les aime ainsi." L'interlocuteur, "s'il a du monde", se taira immédiatement, comprenant qu'il vous désobligerait en continuant ses satires.

Gardons-nous des personnalités dans toute conversation et n'imitons pas ces gens assez sots pour détailler votre personne physique, comme ils le feraient d'un absent.

— " Vos yeux sont beaux, mais vos sourcils sont trop épais.

— " Vous paraissez plus grande que moi, mais c'est que vous avez les épaules hautes, etc."

Rien d'aussi désobligeant, d'aussi bête, que ces compliments, suivis d'une critique.

Ce sont les mêmes êtres qui vous diront encore : " Vous êtes, comme moi, pas trop lesté, pas trop léger, pas trop instruit, etc., etc."

Les gens bien élevés, de même qu'ils ne se permettent la plus légère critique, ne font jamais de compliments tout à fait directs, par cette raison qu'il est embarrassant de répondre à une louange décochée de tout près.

On ne doit pas davantage parler de ses propres imperfections physiques. On les voit bien sans que vous les indiquiez. Si vous dites : " J'ai de petits yeux, ma main est horrible ", vous forcez les personnes bienveillantes qui vous écoutent à protester ou trouver des atténuations qui, au fond, sont contre leurs convictions, s'ils ne peuvent se résoudre à confirmer votre dire par leur silence.

Ne faites intervenir votre moi que le moins possible ; c'est toujours un sujet gênant et ennuyeux pour autrui.

Une des grandes qualités des gens du monde, c'est de rester impassibles en entendant les plus fortes balourdises. Le mieux est, effectivement, de ne pas relever des erreurs historiques ou scientifiques, à plus forte raison ne doit-on pas se moquer, sourire.

Si, pour une cause quelconque, il fallait redresser une assertion fautive, que ce soit avec toutes sortes de précautions oratoires, afin de ne pas blesser son amour propre ni le déconcerter.

Si, au contraire, vous réfutiez l'erreur d'un ton et d'un air ne souffrant pas de réplique, vous humiliez l'ignorant, s'il est sensible, et, s'il était confiant en vous, vous avez, du coup, détruit le plus grand charme des relations, l'abandon qui fait penser tout haut.

La pitié méprisante du savant envers l'humble d'esprit, a pour effet de faire se replier ce dernier sur lui-même ; votre brusquerie, votre impolitesse, votre manque de charité, font que, désormais, son intelligence est fermée pour vous. Par contre, les savants eux mêmes se trompent quelquefois. Il faut donc toujours être charitable pour ceux qui en savent moins que nous.

BLANCHE DE SAVIGNY.

PAS CORRECT

La gouvernante.—Voyons un peu, Louis, si je donnais douze poires à Julie, six à Maud et trois à toi, qu'est-ce que ça ferait !

Louis (6 ans).—Ça ferait ! Ça ferait, que ça ne serait pas correct.

MYSTÈRE

Un des mystères les plus incompréhensibles de la vie, disait Guibord, c'est qu'il soit aussi difficile de trouver une position confortable quand on se met au lit, tandis que toutes celles qu'on peut occuper avant de se lever le sont toutes, sans exception.

La Société Artistique Canadienne

Enfin le grand jour s'approche, le 19 décembre viendra bientôt nous apporter le plus grand événement de la saison, le fameux tirage extraordinaire des scriptums à \$1. et du gros lot de \$15,000.

Cet événement, attendu avec impatience par tous, va bouleverser le monde des tirages qui, depuis quelque temps, se partagent la faveur du public.

\$15,000 ! Quel rêve et quelle chance que celle qui peut, du jour au lendemain, transformer un pauvre homme en un riche capitaliste.

On rendra strictement à la Société Artistique Canadienne la justice qui lui est due en constatant le travail énorme accompli depuis sa fondation. Pas de vaines promesses, rien que des faits accomplis, qu'il s'agisse de l'organisation méthodique des tirages, de la marche du Conservatoire, enfin de tout ce qui compose le programme de la Société Artistique Canadienne.

A SOUHAIT— Suite)



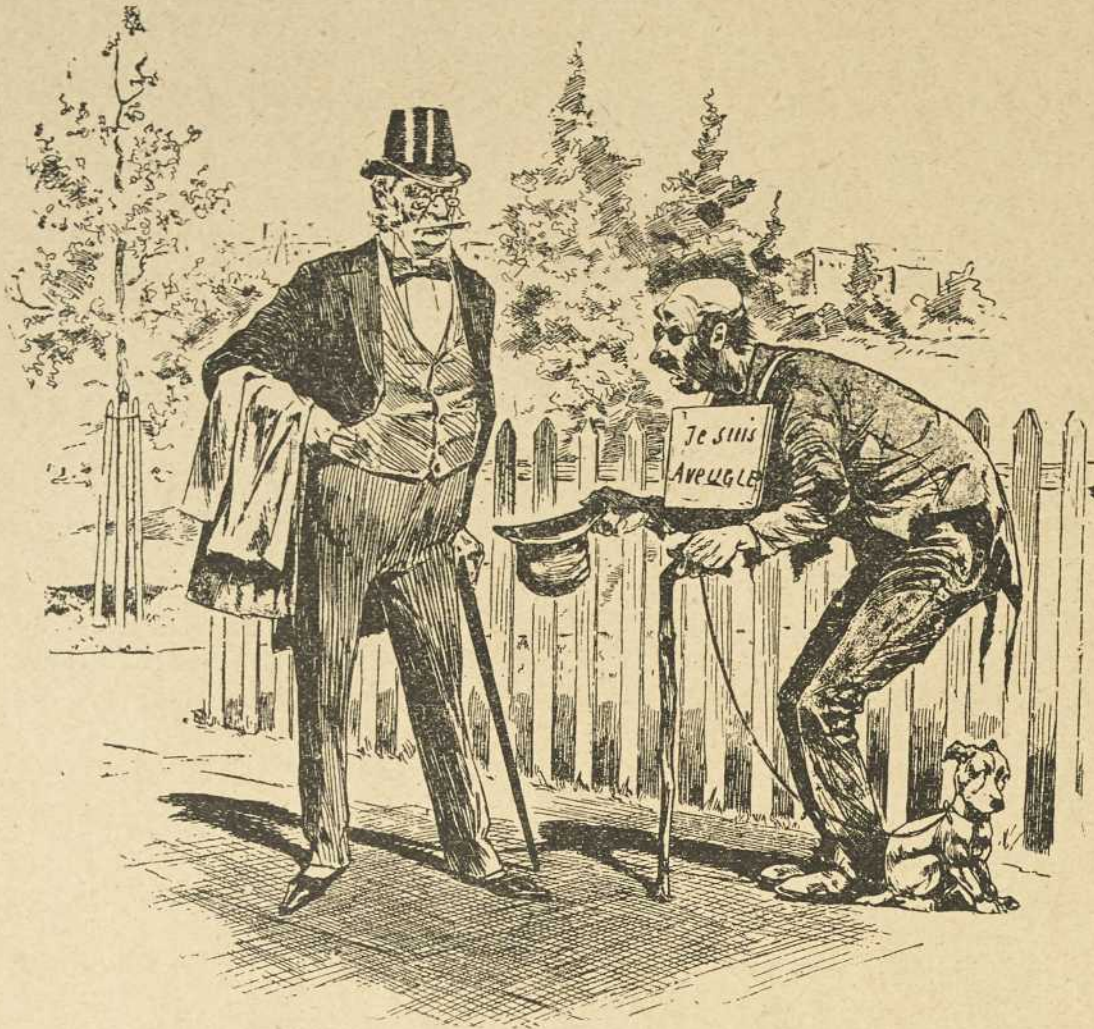
II

Le jeune Erastus, ouvrant la porte.—Sevez-vous, massa.

Si vous Toussez, prenez LE BAUME RHUMAL.

25 cts la bouteille, en vente partout

LA DIFFÉRENCE



L'aveugle.—Je n'ai pas toujours été comme je suis maintenant, monsieur.
Le passant.—Ça c'est vrai ! ce matin vous étiez sourd-muet, au lieu d'être aveugle, et vous n'aviez que trois enfants au lieu de cinq.

LA SEMAINE FANTAISISTE

(Pour le SAMEDI)

COCHER FIN-DE-SIÈCLE

M. LOUPÈS, riche financier, cinquante ans.
LEMAT, jeune cocher de vingt-cinq ans, affilié à plusieurs sociétés ouvrières, etc.

A la gare Dalhousie.

M. LOUPÈS, avisant Lemat. — Monsieur, auriez-vous l'obligeance de me conduire au No. XX, rue Sherbrooke ?

LEMAT, dédaigneux. — Hé ! vous me paraissez un homme honnête, ... je ne dis pas... mais je ne vous connais pas. S'il me fallait conduire tous les voyageurs que je ne connais pas !... Est-ce que vous conduisez, vous, les étrangers à travers les rues... Ça serait beau, ma foi. Je ne suis pas moins que vous... Je suis cocher, vous êtes... je ne sais quoi !...

M. LOUPÈS. — Voici ma carte.

LEMAT, regardant la carte et le monsieur alternativement. — Pouvez vous donner des références ?

M. LOUPÈS, confus. — Hum ! hum !

LEMAT. — Voyons, connaissez vous Barlo ?

M. LOUPÈS. — Non.

LEMAT. — Connaissez-vous Miflon ?

M. LOUPÈS. — Non.

LEMAT. — Connaissez-vous Glimard ?

M. LOUPÈS. — Non plus.

LEMAT. — Connaissez vous Liston ?

M. LOUPÈS. — Pas davantage.

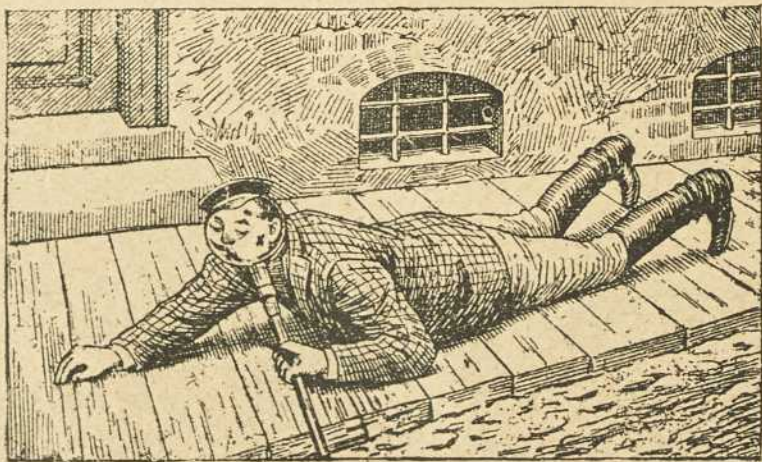
LEMAT. — Peste ! c'est ennuyeux.

M. LOUPÈS. — Voyons, pour une fois !...

LEMAT, indigné. — L'étiquette aura tort, ah ! ah ! (se calmant). Au fait, une fois n'est pas coutume. Montez et en route !

M. LOUPÈS, seul. — Ces gredins de cochers... ils prennent le devant aujourd'hui. Halte là un peu, un financier n'est pas une poule mouillée et j'aurais bien voulu que ce cocher... On doit le respect à la vieillesse,

DEVINETTE



Ce monsieur, qui a un peu trop bu, est tombé sur le trottoir et dans sa chute, a laissé tomber la clef de sa maison. Où est-elle ?

S'IL AVAIT SU



Santa Claus. — Je n'aurai jamais guéri mon rhume pour Noël !... Aussi voilà ce que c'est de se croire toujours jeune ! Si j'avais été chez Ste-Marie, rue Ste-Catherine, 2e porte Est de la rue Amherst, m'acheter un PALETOT EN CHAT SAUVAGE, cela ne me serait pas arrivé.

J'ai cinquante ans... ah ! bigre, il faudra abolir ces sociétés ouvrières, ces... (se croisant les bras) Oui, j'y songerai, nous y songerons.

LEMAT, seul. — Faut il que je sois brute pour conduire ainsi les gens... Que suis-je ? Un homme comme un autre. Je pourrais aussi bien être financier que cocher. Pourquoi suis-je cocher ? J'éclaircirai ce mystère... J'ai de la fierté, je l'avoue, et si je me qualifie de brute, c'est que je mérite... quoi !... je ne me rappelle pas bien ce que nous a dit le directeur hier soir...

(Ils arrivent.)

M. LOUPÈS, lui donnant un dollar. — Tenez pour la course et le pour boire.

LEMAT. — Me payer, moi !... Pour qui me prenez-vous ? Est-ce que l'on vous paie, vous, quand vous menez quelqu'un... et suis je un homme qui se fait payer par nécessité !... Holà !

monsieur, entrez chez vous, je suis pauvre, mais je suis fier...

M. LOUPÈS, tournant le dos. — Comme il vous plaira, monsieur.

LEMAT, indigné. — Quoi donc, vous ne connaissez pas les nouvelles lois... Un financier !... Voici, j'accepterai, par exemple, de vous ma course... Mais, accepter de l'argent, ... allons donc, y pensez-vous !...

M. LOUPÈS. — Et bien, jouons...

LEMAT. — Bien, montez de nouveau.

M. LOUPÈS. — Monter ! mais je suis arrivé et...

LEMAT. — Montez, vous dis-je, puisque nous allons jouer.

M. LOUPÈS, résigné. — Eh bien, je monte... mais que diable...

(On arrive chez Lemat, on joue à l'écarté et le cocher gagne 10 dollars à M. Loupès.)

M. LOUPÈS. — Maintenant, reconduisez-moi...

LEMAT. — Oui, oui...

(Lemat ouvre la porte, conduit M. Loupès sur la rue.)

LEMAT. — Tenez, prenez cette rue-ci qui monte, rendez-vous jusqu'à la rue St-Laurent...

M. LOUPÈS. — Ah ! traître... gredin...

LEMAT. — Bien bonsoir, monsieur, enchanté d'avoir fait votre connaissance.

M. LOUPÈS, seul sur la rue. — Ah ! mille millions... un financier rusé n'est souvent qu'un loir... Oh ! patience !

Z. PAQUIN.

CEUX QUI GAGNENT TOUJOURS AUX COURSES

La parieuse aux courses. — Ses amis jouent pour elle ; gagne toujours puisqu'elle ne paie pas quand elle perd.

Le garçon de café. — A tellement crié : Bourse ! qu'il gagne régulièrement une extinction de voix.

Le bockmaker. — Gagne quelquefois une nuit au poste.

Le collègue. — Fume tellement qu'il gagne huit jours d'infirmerie.

Le cheval vainqueur. — Regagne son écurie.

L'agent de police. — Prouvez-lui qu'il n'a pas gagné sa journée.

Le ramasseur de bouts de cigares. — Ramène trois fois plus de mégots que devant les cafés.

La vendeuse de pronostics. — Gagne la pratique des provinciaux, qui la prennent pour une diseuse de bonne aventure.

Le soldat de garde. — Gagne une insolation et souvent du clou.

M. Prud'homme. — S'il a tout perdu le montant de son portefeuille, gagne sûrement une scène avec son épouse en rentrant.

M. O'RICE.

UN FUTUR AVOCAT

Dernièrement, en Angleterre, à Bradford, une demi-douzaine de petits garçons comparaissaient devant le tribunal de police sous l'accusation d'avoir brisé des vitres à coups de pierres. L'un d'eux interrogea en ces termes le policeman qui déposait contre toute la petite bande :

— Combien de vitres, dites-vous, que nous avons brisées ?

— Quatre.

— Et combien de pierres, dites-vous, que nous avons lancées ?

— Trois.

— Ainsi, vous accusez six petits garçons d'avoir brisé quatre vitres avec trois pierres ! !

L'accusateur fut si interloqué par cette question qu'il ne trouva rien à répondre et que le magistrat dut acquitter les prévenus.

Notez qu'en aucun pays du monde six galopins ne seraient embarrassés pour casser quatre carreaux avec trois pierres. Mais combien nous regrettons d'ignorer le nom de ce jeune gentleman, qui nous paraît destiné à donner un jour à sa patrie un avocat célèbre !

SILENCIEUSE

(Pour le SAMEDI)

A Delle Rosemonde D...

Quand sans dire un seul mot, dans le profond mystère
D'un rêve somnolent, tu penches ton front pur
Et que tes yeux fermés cachent leur tendre azur,
Dis-moi si tu souris à l'amour solitaire ?

En rêve somnolent, tu penches ton front pur ;
Mais, dis-moi, je le veux et je n'en puis me taire,
Quel penser soucieux te retient sur la terre,
Ou quel espoir sacré fait ton bonheur futur ?

Mais, dis-moi, je le veux et je n'en puis me taire,
Si ton avenir n'a pour lui d'objet plus sûr
Que la foi de mon âme ou le vœu déjà mûr
Qu'entretient dans mon cœur mon esprit volontaire.

Si ton avenir n'a pour lui d'objet plus sûr,
Pourquoi rêver toujours ? Car moi dépositaire,
Par mon désir, je crois deviner le mystère
Qui voile tes beaux yeux et ton bonheur futur.

JEAN GA-HU.

INSTANTANÉS

V

MAISON PAUVRE

Une maison pitoyable, croulante ; une cahute avec l'unique
fenêtre sans volets. En contre-bas du chemin qui file dans les
seigles, elle se tient accroupie honteusement, telle une mendiante
à ses débuts. Dans l'étroite cour, un vieux et sa femme sont assis
l'un en face de l'autre. La femme épluche des pommes de terre
et le vieux, inactif, la regarde.

Et les deux êtres, au bruit des pas, n'ont pas même levé les
yeux vers les étrangers du chemin. Ils ont continué leur partie de silence,
de ce silence fait d'accablement et de résignation : la mort étant proche.

SILVIO.

IL S'EXERÇAIT DEPUIS 19 JOURS

George.—Je voudrais bien savoir ce que votre père me répondra,
demain, quand je vous demanderai en mariage.

Juliette.—Ne vous tourmentez pas de cela, mon cher, il s'exerce avec
moi tous les matins depuis 19 jours et il commence à aller très bien.

LES MYSTÈRES DU COMMERCE

Mme Bonmarché.—Pourquoi me comptez-vous une piastre pour ces
marchandises au lieu de quatre-vingt dix-neuf cents ?

Le commis.—Pourquoi, Madame ? C'est que vous êtes forcée de penser
à quelque autre chose dont vous avez besoin pendant que vous attendez
votre monnaie.

IL N'EST QUE TEMPS

La mère.—Supposons, ma fille, que le jeune Oscar te fasse une offre de
mariage, il te faut simplement lui répondre de s'adresser à moi.

La fille.—Oui, maman ; mais s'il ne le voulait pas ?

La mère (vivement).—Dans ce cas, je lui parlerais moi-même.

DEVINETTE



AVANT LA CONSULTATION

Il y a un goutteux près de la maison ! Où donc peut-il être ?

UNE RÉVOLTE



Bébé.—Suis-je un garçon, ou une fille ?

La maman.—Tu es un garçon.

Bébé.—Alors, pourquoi ne me mets-tu pas des habits de garçon ?

FINESSE DES FEMMES

LA DAME.—Monsieur, je voudrais avoir un de vos appartements, que je
connais, celui du troisième.

LE PROPRIÉTAIRE.—Très volontiers, madame, mais permettez-moi de
vous adresser, avant tout, une question.

LA DAME.—Ne vous gênez pas, monsieur, je vous prie.

LE PROPRIÉTAIRE.—Vous n'avez pas de chats ? pas de chiens ? pas de
singes ? pas de perroquets ?

LA DAME.—Je hais toutes ces bêtes-là, monsieur.

LE PROPRIÉTAIRE.—Fort bien, madame. (Une petite pause.) Avez-vous
des enfants, madame ?

LA DAME, d'un ton attendri.—Trois, monsieur. Ils sont au cimetière
Montmartre.

LE PROPRIÉTAIRE, à voix basse et en essuyant une larme qui ne coule
pas.—Pauvre dame ! (Haut) Si vous voulez vous donner la peine de me
suivre, je vais vous faire voir le logement du troisième.

LA DAME, après examen.—Je vous l'ai déjà dit : cela me convient, mon-
sieur. Quel est le prix ?

LE PROPRIÉTAIRE.—Huit cents francs, madame.

LA DAME.—Va pour huit cents francs, monsieur.

LE PROPRIÉTAIRE.—Si vous voulez, nous ferons un bail. Au fait, tenez,
ce bail, le voici tout rédigé — Voulez-vous le signer, madame ?

LA DAME.—Volontiers. (Elle signe.) Allons, voilà qui est fini. (En
riant) Maintenant, je vais chercher mes enfants.

LE PROPRIÉTAIRE.—Comment ! vos enfants ? Je les croyais au cime-
tière.

LA DAME.—Certainement. Je viens de les envoyer tout à l'heure pro-
mener au cimetière Montmartre avec Elodie, leur bonne.

Tête du monsieur.

X...

JUSTEMENT COMME LUI

Le papa.—Est-ce bien vrai que ta maman et toi avez toujours pensé à
moi durant mon absence ?

La petite Julie.—Oh, oui, papa ! Car il y avait un homme qui disputait
sa femme pour son déjeuner et maman a dit : — Tiens, c'est justement
comme ton papa.

THEATRE ROYAL

Cette semaine, première apparition à Montréal, de la nouvelle Compa-
gnie de Weber et Fields : "Vaudeville Club".

Toutes nos félicitations à ces messieurs, pour le choix exceptionnel qui
a présidé à la composition de cette compagnie.

Parmi les artistes, la plupart bien connus par leurs talents, citons :
Sam Bernard, mime et comédien ; McIntyre et Heath, dans une désopi-
lante comédie ; les célèbres frères Meers, venant directement du Nouveau
Cirque de Paris, et exécutant, sur un fil tendu à grande hauteur, tout ce qui
peut s'accomplir de plus audacieux ; \$1,000 de défi à ceux qui pourront
les imiter ; Mlle Lizzie B. Raymond, une des plus jolies chanteuses qui se
puisse voir ; Will H. Fox, le pianiste excentrique, genre Paderwiskie,
jouant du piano avec ses mains et ses pieds ; les sœurs Burt, dans une
étonnante imitation des Broadway Swells ; les Fansons, dans une curieuse
comédie enfantine.

La représentation se termine par la comédie de McIntyre et Heath,
The World Balloon, qu'il faut absolument aller applaudir.

Voilà qui mérite tous les encouragements du public.

COMMENT L'ESPRIT VINT AIPAT



Frappé de lumière.

ON DEMANDE UNE FILLE A MARIER

(Pour le SAMEDI)

“ Oh, Blanche, que je suis contente de te voir ! Que je suis donc malheureuse ! Mon gredin de mari a juré de me faire mourir. J'ai le cœur brisé — je ne le sens que trop ! ”

“ Là, là, remets toi, ma chère, compte-moi tes chagrins, sans en rien oublier. Les hommes, vois-tu, n'ont pas de cœur. Le tien, que t'a-t-il donc fait ? ”

Et d'un pas léger, la nouvelle arrivée, une amie d'enfance de madame P..., alla fermer la porte du joli boudoir et prit un siège, tout émue déjà à l'idée d'entendre raconter quelqu'un de ces drames de la vie intérieure, hélas, que trop communs.

“ Que m'a-t-il fait ? ” s'écria-t-elle, et allongeant le bras, elle indiqua du doigt, fébrilement, une colonne d'annonces du *New-York Herald* et éclata de nouveau en sanglots.

Blanche prit le journal et lut l'annonce qui suit :

“ Carnet matrimonial. — Un célibataire, partant pour l'Australie ; âgé de 36 ans, grand, brun, instruit et de bonne famille, avec une fortune assez ronde, désire faire la connaissance d'une jeune canadienne française, bien élevée, bien portante et bonne ménagère, en vue du mariage. S'adresser à “ Henriot, ” bâtisse de la *New-York Life*, Broadway 517, New-York.

“ Mais le bureau de ton mari n'est-il pas à la *New-York Life* ? ”

“ Hélas, oui. Oh, le monstre ! Il a justement trente six ans ; il est grand, il est brun et il pousse le cynisme au point de signer “ Henriot, ” petit nom que je lui donnais au temps de nos amours. Oh ! le misérable ! le misérable ! ”

“ Mais c'est impossible. Voyons, tu te trompes — il ne peut songer à commettre pareil crime. ”

“ Je suis convaincue qu'il est capable de tout. Pas plus tard qu'avant hier, sous le prétexte que, dans un moment d'énerverment, je lui dis que j'aurais voulu ne l'avoir jamais rencontré — il m'avait taquiné parce que mes œufs à la coque étaient trop durs — il me répondit que si je l'entendais de cette façon il ne demandait pas mieux que de s'en aller vivre ailleurs, dans quelque pays lointain. Tu vois bien qu'il pensait déjà m'abandonner. Oh, Blanche, que puis-je donc faire ? ”

— “ Je ne sais pas en vérité, ma chère. Cela me paraît très sérieux. ”

— “ Ne puis-je pas du moins le faire arrêter ? ”

— “ Mais il n'est coupable d'aucun crime. ”

— “ C'est vrai, mais il en trame un. ”

— “ Je crains ma chère, que cela ne suffise pas. ”

— “ Quel beau pays, en vérité, que le nôtre ! Il faut qu'un homme se rende coupable d'un crime, avant de pouvoir le faire arrêter. Si je faisais les lois, je préviendrais les crimes, en châtiant ceux qui les méditent. Ne pourrai-je pas envoyer quelque détective pour lui faire peur ? ”

“ Les hommes ne s'effraient pas pour si peu. Non, il nous faut combiner tranquillement et adroitement quelque bon petit complot, qui le fasse tomber sans qu'il s'en doute, dans le piège que nous allons lui tendre. ”

“ As-tu donc quelque projet en tête, ma bonne Blanche ? ”

“ Oui, et pour commencer, nous allons nous rendre toutes deux au bureau de ce monsieur. ”

“ Toutes deux ! ”

“ Sans doute. Ton mari ne me connaît pas ; nous ne nous sommes jamais rencontrés. Tu m'accompagneras en qualité d'amie — pour sauver les convenances. Tu pourras de la sorte assister à notre entrevue et entendre tout ce qui se dira. ”

“ Moi t'accompagner ! ”

“ Pourquoi pas — déguisée bien entendu — Viens avec moi et je te prêterai une de mes robes, un manteau, un chapeau, etc. ”

“ Mais mon visage ? ”

“ Oh, nous allons cacher ça sous une voilette bien épaisse. — Dieu, que nous allons rire ! ”

“ Moi, rire ! Comment peux-tu parler de la sorte ? ”

“ Tu sais bien ce que je veux dire, chère. Nous allons te prendre à l'imprévu. Coiffe-toi sans plus tarder. ”

Une heure après, deux dames se présentaient au bureau de Monsieur B... et demandaient à lui parler. Elles furent aussitôt introduites dans son cabinet particulier.

“ Veuillez prendre la peine de vous asseoir, mesdames. Que puis-je faire pour vous être agréable ? ”

“ Etes-vous la personne qui avez fait paraître une annonce sous le pseudonyme de “ Henriot ? ” demanda résolument Blanche ”

“ Hein, oui ; mais les réponses devaient être adressées par lettres. ”

“ J'ai cru que dans un cas aussi important, il serait infiniment mieux de s'expliquer de vive voix. ”

“ A merveille. Vous savez donc que j'ai trente-six ans et suis encore garçon. — Pardon, mais votre amie ne vient-elle pas de faire une remarque ? ”

Madame P... fait signe de la tête que non. Pouvant à peine se contrôler et tenir en place, elle avait marmotté entre ses dents : “ Infâme gueux ! ”

“ Je pars pour l'Australie à la fin du mois, et mon désir le plus ardent est, si j'étais assez heureux pour rencontrer une femme qui voudrait de moi, d'emmener là-bas avec moi une jolie canadienne française ; je pourrais la convaincre facilement de mon état de fortune et de ma parfaite honorabilité. ”

“ Et il n'y a aucun autre empêchement ? ”

“ Aucun. Ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, je ne suis pas veuf, mais bien célibataire. Comme de juste, la question essentielle est de savoir jusqu'à quel point nous pouvons nous convenir l'un à l'autre. Pour ma part, je ne puis me faire une idée de votre opinion sur mon compte, mais je ne puis m'empêcher de vous avouer — il rapproche son fauteuil tout près de Blanche et continue sur un ton plus bas — que je vous trouve tout à fait charmante et que je brûle du désir de vous connaître plus intimement. ”

Blanche ne put s'empêcher de rougir un peu et fut obligée de se pencher pour cacher son émoi. Madame P... éprouva, dans tout son corps, une sensation douloureuse, comme si on l'eût plongée dans un bain d'eau glacée. Tout tournoyait autour d'elle et les voix semblaient se perdre de plus en plus dans le lointain.

“ Puis-je au moins espérer, reprit-il, quelque encouragement de votre part et... ”

“ Ciel ! ma femme se trouve mal. ”

Il s'élança à son secours, juste à temps pour la recevoir dans ses bras. En entendant ces mots “ ma femme, ” Blanche comprit de suite que malgré le déguisement, le mari avait, du premier coup d'œil, reconnu sa

COULEUR INDÉFINISSABLE



Mlle Quarantaine. — Je voudrais que cette chambre fut peinte d'une façon très artistique. Une teinte délicate... grise... bleuâtre... un peu rosée... enfin une couleur... de vierge rougissante.

Le peintre. — De quel âge, Mademoiselle ?

TERME DE COURSE



Battu par une verge de longueur.

femme. Elle se tint donc immobile, confuse et honteuse de son escapade, pendant qu'Henri débarrassait sa femme, maintenant sans connaissance, de son chapeau et de son voile.

— Un verre d'eau froide, s'il vous plaît, mademoiselle.

Blanche le lui apporta sans mot dire, mais sa main tremblait en dépit de ses efforts pour paraître calme.

— Jeanne, Jeanne, disait Henri en voyant les yeux de sa femme s'entr'ouvrir, — c'est un tour que je voulais te jouer, je t'ai reconnue en entrant. L'annonce est pour un de mes

amis. Chère petite femme, comment as-tu pu douter de moi ?

— Oh, Henriot, ce n'est donc pas vrai ? Tu ne m'abandonneras pas, n'est-ce pas ?

— Non, non, jamais. Mais ne vas pas recommencer. Calme-toi et je vais tout t'expliquer. Maintenant que tu es tout à fait remise, ne vas-tu pas me présenter à mademoiselle ?

La présentation fut faite et son mari, fier du tour qu'il venait de jouer, agit en homme généreux, ne voulant pas profiter de sa position pour taquiner davantage ces dames.

— Mais comment as-tu pu me reconnaître ? demanda madame P...

— Mais par cette superbe tresse de cheveux, que tu as négligé d'enlever. Il n'y a pas un quart d'heure encore je me demandais ce que tu ferais si cette annonce te tombait sous les yeux ; mais je me disais que j'aurais bien du guignon si tu allais t'imaginer que "Henriot" se fut niché ici, plutôt que dans quelqu'autre des nombreux bureaux de cet édifice. Puis tu as oublié que, bien que je rencontre pour la première fois aujourd'hui, mademoiselle Blanche, sa photographie est depuis longtemps dans ton album.

— Je commence à croire, dit Blanche, que nous avons agi bien gauchement.

— Tout cela est bal et bon, répondit Jeanne, légèrement piquée, mais moi je veux en avoir le cœur net. Quel est donc ce monsieur qui cherche ainsi une femme par la voie des journaux ?

— Un de mes anciens condisciples de collège. Nous avons préparé l'annonce ensemble et je lui ai permis de se servir de cette adresse. Si j'ai choisi le nom de "Henriot," c'est par ce qu'il me semblait aussi bon qu'un autre et aussi parce qu'il est le premier qui m'est venu à l'esprit. Son nom est Jules Garnier. D'ailleurs vous allez le voir en chair et en os.

Henriot fit résonner un timbre et dit au garçon : "Monsieur Jules est-il dans l'autre chambre ?"

— Oui, monsieur.

— Dis-lui que je désire le voir.

Un jeune homme élancé et tout-à-fait de bonne mine, fit presque aussitôt son apparition et après les présentations d'usage, Henri lui dit :

— Mademoiselle est venue pour ton annonce.

Blanche devint écarlate et protesta de son mieux contre cette espèglerie.

Pourtant, un mois plus tard, jour pour jour, le joli village de V... était en fête. Les cloches carillonnaient leurs plus joyeux airs. Prosternés au pied de l'autel, Jules et Blanche se juraient un amour éternel et, le soir venu, ils partaient joyeux pour aller passer leur lune de miel dans leur nouvelle patrie, l'Australie.

PATRICK,

Correspondant New-Yorkais du SAMEDI.

MAITRE JEAN

MONOLOGUE POUR UNE DAME

Maître Jean était mon cousin germain. Blond, rose, frais, avec une fine barbiche et de délicieuses petites dents, onques ne vit-on clerc de notaire plus appétissant.

Maître Jean, cependant, avait un défaut : l'abus qu'il faisait des adverbes : il émaillait ses discours de : "conséquentment", "indubitablement", "isolément", "nécessairement."

Les premières fois, cela me donnait des fous rires que j'étouffais derrière ma broderie ; puis je finis par trouver ces formules exquises, car... j'aimais mon cousin.

Que celle qui n'a jamais eu dix-huit ans me jette la première pierre.

Comme il dînait à la maison deux fois par semaine, je pensai que les yeux bleus et la mine rougissante de sa petite cousine lui semblaient fort attractifs. La soirée me paraissait délicieuse ; maître Jean prenait son violon — quoique notaire il était musicien à ses heures — et nous jouions tant bien que mal des sonates de Mozart ou de Beethoven. Je me sentais dans le ciel ; les jeunes mains blanches de mon partenaire caressaient l'instrument avec des mouvements harmonieux, son regard me semblait inspiré ; bref, je le trouvais beau...

A dix heures, montre en main, maître Jean s'arrêtait, sans pitié pour la phrase musicale qu'il interrompait, et, guindé comme le parfait notaire, il s'inclinait devant moi avec cette phrase invariable :

— Indubitablement, je trouverais préférable de prolonger cette soirée mais j'ai des actes à copier isolément : aussi je vous quitte en vous remerciant incommensurablement."

Cette idylle notariée durait depuis tantôt trois mois, lorsque mon cousin se chargea de rogner les ailes de mon rêve du même coup de canif tranchant qu'il donnait aux plumes d'oies avec lesquelles il grossoyait des heures et des heures...

Selon sa coutume, maître Jean avait dévoré le dîner avec un véritable entrain, je m'ébaubissais qu'un jeune homme d'apparence poétique pût réellement consommer une aile de poulet et cinq ou six épaisses tranches de roastbeef.

La lampe à grand abat-jour rose répandait sa lumière rosée sur nous tous, si bien que mes idées étaient tout imprégnées de ce rose qui flottait dans l'air.

Papa tournait ses pouces, maman tricotait ; moi, assise à l'écart, je contemplais mon cousin avec l'admiration d'une païenne en face de son idole ; lui, renversé dans un fauteuil, l'œil mi-clos, nous exposait ses rêves d'avenir, et les chiffres pleuvaient, dru comme grêle.

— Enfin, conclut-il, je désire acheter une charge de notaire, — ergo, — je veux me marier.

Là-dessus, voilà mon étourdi de cœur qui se met à battre... à battre... et le rouge me monte à la figure, tandis que je feins de m'appliquer bien fort sur ma broderie.

— Ma chère tante, continue maître Jean, je suis venu vous implorer.

Clok... klok... klok... fait mon cœur, si haut que c'est miracle que nul ne l'entende.

— Si vous connaissiez une dot de quatre cent mille francs avec des espérances raisonnables, ce serait évidemment mon affaire ; peut être parmi les amies de Marthe se trouverait-il quelque jeune fille... je pensais à cette demoiselle rousse qui louche un peu ?

Ah ! il était bien mort, mon pauvre joli rêve !

Maître Jean cherchait une dot, et moi je n'étais qu'une jeune fille très naïve et un peu romanesque.

D'abord, je pleurai mes chères illusions... puis je songai que les larmes gâtent le visage.

Quand je revis maître Jean, il m'apparut dans toute sa correcte nullité, et je ne le trouvai plus du tout joli...

D'ailleurs, je fis bientôt la connaissance du plus charmant lieutenant !

— Que l'artillerie ait porté jusque là dans ses flancs."

Il m'aima tout de suite, sans s'inquiéter de ma fortune, car pour lui le mariage était une affaire... de sentiment.

Nous sommes un ménage vieux de bientôt trois ans, et si le petit dieu semble perdu à bien des gens, c'est peut être parce qu'il reste prisonnier dans notre gentil logis.

Maître Jean a trouvé une dot... deux dots... trois dots, mais les dots ne veulent pas d'un maître Jean sans étude, et les études ne sont pas pour les clercs sans dot.

Comment sortir de là ?

Ma foi, je n'en sais rien... et si vous connaissez une solution, vous serez fort aimables de l'indiquer à maître Jean.

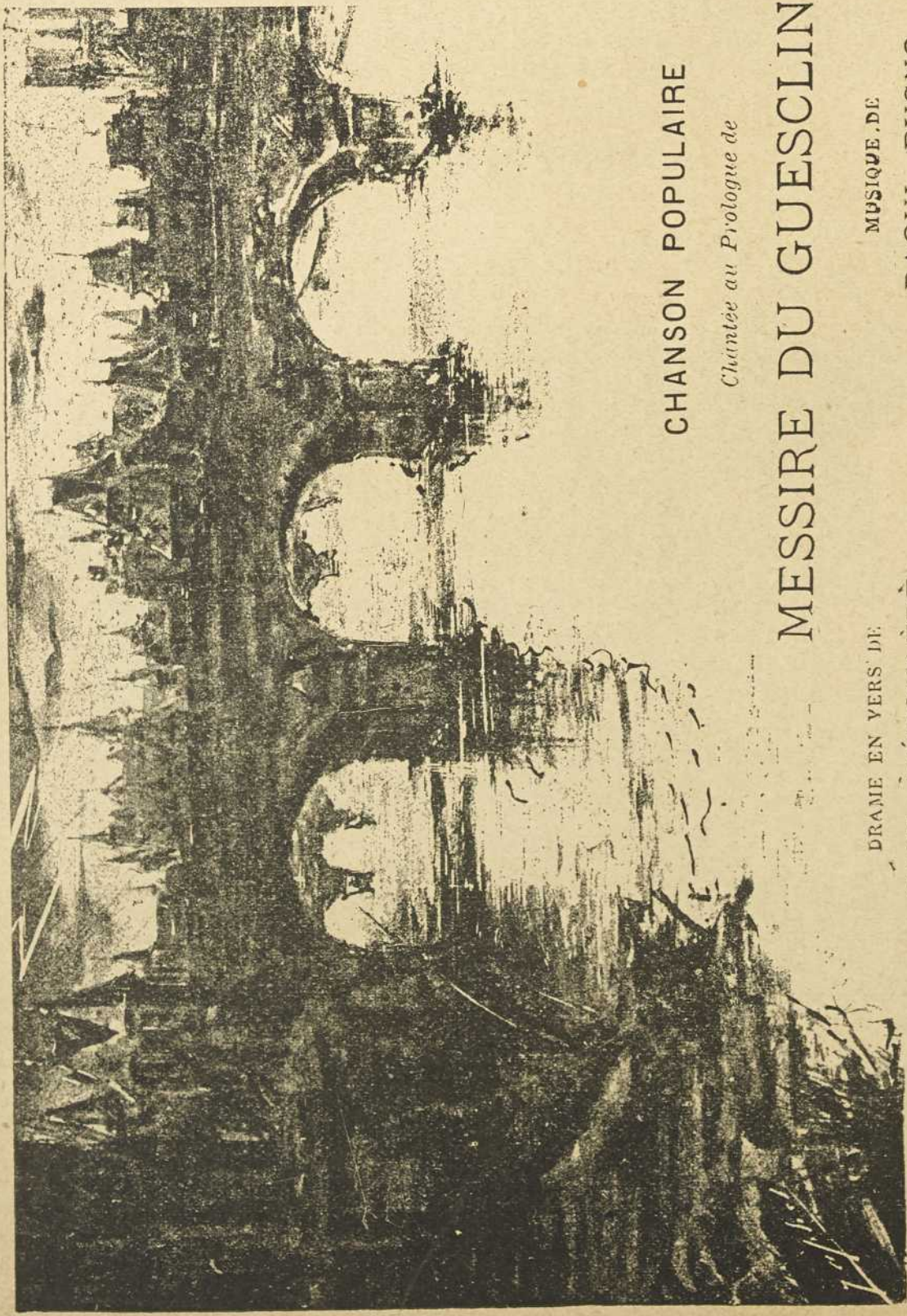
RENÉ TRÉMADEUR.

ÉCONOMIE POSSIBLE



Le père (irrité).—Vous, jeune présomptueux ! Vous ne savez donc pas qu'il faut consacrer, chaque année, une petite fortune, rien que pour habiller ma fille ?

Le prétendant (insinuant).—Mais, vous n'aurez pas besoin de l'habiller d'une façon aussi luxueuse, quand elle sera ma femme.



CHANSON POPULAIRE

Chantée au Prologue de

MESSIRE DU GUESCLIN

DRAME EN VERS DE

PAUL DÉROULÉDÉ

MUSIQUE DE

RAOUL PUGNO

Rudement. (Mouv^t modéré.)

CHANT

1. Monsieur le Dauphin croit qu'il nous ré gen - te!
 2. Monsieur le Dauphin, bien clos dans son Lou - vre,

Très soutenu.

PIANO

Mon-sieur le Ré-gent croit qu'il est Dau - phin!
 Mange et boit son sou! quand le peuple a faim!

très accentuée.

Les mots sont des mots, qu'il crie ou qu'il chan - le,
 Quand le peuple a froid; le Ré-gent se cou - vre, Il ap - pel - le ça

accénuée

n'est qu'un ti - tre vain!
 l'a - mour du pro - chain!

Vi - ve le Prévôt, Monsieur le Dau

-phin!
 LA FOULE

Vi - ve le Pré - vôt, vi - ve le Prévôt, Monsieur le, Dau - phin!
 Vi - ve le Pré - vôt, vi - ve le Prévôt, Monsieur le Dau - phin!

Un peu retenu

3 Vi - ve le se - meur des for - tes doc - tri - nes!

Recueil de MESSIRE DU GUESCLIN par NANNETTE

NANETTE

par J.-B. WECKERLIN

CHANSON DU XVIII^e SIÈCLE

Recueillie et transcritte

Place aux droits nouveaux.
fi des droits di vins!

Un cœur embra_sé bat dans nos poi - tri - nes, Nous tri - omphérons

à la fin des fins! Vivent les Prévôts! A bas les Dau - phins!

A bas les Dau - phins! A bas les Dauphins!

A bas les Dau - phins! A bas les Dauphins!

A bas les Dau - phins! A bas les Dauphins!

très accentué et animé.

accentué

très animé.

sec.

sec.

sec.

sec.

CHANT. Moderato. PIANO

1. E - loi - gné de Na -
2. Les é - chos du ri -
3. Au pied de sa hou -

net - te, Le beau berger - Tir - cis - Chan - tait sur sa mu -
- va - ge, Tou - chés de son en - nui, Par tout le voi - si -
- let - te, Tous ses moutons ran - gés Ne pais - saient plus her -

- selle, Au pied d'un - hêtre as - sis: L'amour me fait, lan la,
- na - ge, Ré - pétaient a - près lui:
- belle Et l'é - cou - taient chan - ter:

lan - guir. L'amour me fait, lan la, me fait mou - rir!

poco cresc.

poco cresc.

rit.

rit.

N'APPRÉCIANT PAS SA CHANCE



Taupin.—Quel homme chanceux vous êtes ! Vous avez l'os de poitrine du poulet.
Le pensionnaire.—Oui, mais c'est tout ce que j'ai ! Voulez-vous me donner en échange une aile ou un pilon ?

SYMBOLISME

Le sympathique Oscar Bridouillon, un de nos meilleurs décadents, a fait recevoir son grand drame : "L'hypernévrosée" au théâtre des *Intensités perverses*. C'est le soir de la première. Tous les princes de la critique sont dans la salle. Habits noirs, monocles, quelques gilets blancs. Des toilettes féminines dans les loges. Fleurs et plumes. Une rumeur de conversations flotte sur cette mer de crânes, dont plusieurs polis à l'excès. Les musiciens viennent de prendre leur place à l'orchestre, avec l'allure nonchalante ou navrée de gens condamnés à jouer la musique des autres. Ils font le simulacre d'accorder leurs instruments, tout en souhaitant *in petto* quelque réjouissante cacophonie qui jette dans la confusion leur vénéré chef, dont le bâton d'ivoire frétille déjà, en attendant le signal consacré.

Sur la scène, le régisseur, une trique à la main, comme un planteur féroce, se démène, s'agite, fiévreux et enrhumé.

LE RÉGISSEUR.—Place au théâtre !... En scène pour le un !... Place au théâtre, nom d'un chien ! (*En courant, il bouscule l'auteur qui se réfugie derrière un portant, près du pompier.*) En scène pour le un !... (*Jetant un regard au fond.*) Comment ! on n'a pas descendu ce lointain ! (*Hurlant vers les frises*) Joseph !... sapristi !...

UNE VOIX DE ROGOMME, *semblant venir du ciel*.—Gare dessous !... Attention !...

(*Une toile de fond descend impétueusement sur le gibus flambant neuf de l'habitué du foyer des artistes.*)

L'HABITUÉ.—Bing !... encore un renforcement... On dirait qu'ils le font exprès... (*Il trébuche contre un long tuyau en caoutchouc et va s'établir non loin d'Oscar.*)

OSCAR.—Une chute !... mauvais présage !

UN FIGURANT.—Ne faites pas attention... Monsieur est un habitué...

OSCAR, *continuant sa conversation avec le pompier*.—Ce n'est pas que je sois inquiet précisément... J'ai pleine confiance en mon œuvre.

LE POMPIER.—C'est y que vous nous pousserez une chanson, tout à l'heure ?... Dans la dernière pièce, y avait un type presque aussi rigolo que vous... Il était rien démoucheté, pour sûr, il piquait la romance numéro un ! Mais, faut être juste, vous avez une fiole plus réussie... C'est tapé... non, mais c'est tapé, en plein !...

OSCAR, *s'éloignant*.—Ce militaire me paraît frappé d'une incurable démence...

* * *

LE SOUFFLEUR, *pénétrant dans sa coquille*.—Ah ! misère !... se sentir le cœur bouillonnant d'aspirations généreuses et végéter dans un trou, sous les semelles d'indignes cabotins... leur sembler les ineptes platitudes de ce lamentable manuscrit, moi dont le front est marqué du sceau du génie !... A propos d'Ugénie, je suis dévoré d'inquiétude... Je l'ai trouvée bien calme, en la quittant. Elle doit méditer quelque méchant tour... D'ailleurs, ce billet, signé d'elle et intercepté par moi, semblerait indiquer de déplorables projets : "Mon petit chou de Bruxelles, c'est entendu. A ce soir, au théâtre des *Intensités*. Comme tu le dis, Ernest est obligé de nous tourner le dos, toute la soirée, et, par-dessus le marché, il a sur le torse une carapace de tortue. Quelle tête il ferait là-dedans, s'il nous savait dans la baignoire de droite. A ce soir !—Signé : "Ugénie." Ernest, c'est moi !... Ugénie, c'est ma femme !... Mais je donnerais bien quatre sous pour connaître cet infâme chou de Bruxelles qui se promène dans les baignoires avec elle..."

* * *

DONA SOLEDAD, *jeune première, à l'habitué*.—Oh ! moi, je ne sais jamais une broquille de mes rôles... Je prends tout au souffleur... Je trouve ça plus commode...

JEHAN DES ENTOURNURES, *grand premier, rôle*.—Absolument comme moi... Du diable si je pourrais débiter quatre lignes de ce mélo ! Mais Ernest n'a pas été inventé pour les chiens...

L'HABITUÉ, *riant naïvement*.—Bien plutôt pour les cabots... ho ! ho !... OSCAR.—Ils me font frémir... Quoi !... pas un mot !... Que vont-ils dire !... Que vont-ils faire !... C'est un assassinat !...

LE DEUXIÈME RÉGISSEUR, *hélant la figuration*.—Par ici, les marquis... Allons, les dames de la cour, trottez-vous vivement... On lève !...

(*Le régisseur frappe les trois coups. Des flots d'harmonie relative se heurtent immédiatement contre la toile abaissée. Dona Soledad s'assied près d'une table et s'y accoude. Le rideau se lève, majestueux.*)

DONA SOLEDAD, *rêveuse, tendant l'oreille vers le trou du souffleur*.—Il faut absolument que j'en aie le cœur net... Oui, dussé-je trouver ici la constatation d'un irréparable malheur... il le faut... mais tout me manque... Dans cette étroite prison, je ne puis agir... Peut-être sont-ils en cet instant tout près de moi... Et je suis là, inerte, sans armes... Il me faudrait une vrille pour percer la cloison et jeter un coup d'œil sur les perfides.

JEHAN DES ENTOURNURES, *qui attendait vainement sa réplique, se décide à entrer en scène*.—Me voici !... Moi, Jehan des Entournures... (*Bas à dona Soledad.*) Qu'est-ce que tu bafouilles ?...

DONA SOLEDAD, *de même*.—J'en sais rien. C'est Ernest qui me souffle ça. Il a l'air d'être saoul.

JEHAN DES ENTOURNURES, *de même*.—Tant pis !... Allons-y tout de même ! (*Haut, prenant les mots au souffleur.*) Un homme comme moi ne saurait être plus longtemps la dupe d'une pareille intrigue. Qui sait ? On ne me croirait pas seulement la dupe, on me croirait leur complice !...

OSCAR, *dans la coulisse*.—Mais je n'y comprends rien, quelle pièce jouent-ils là ?... Suis-je le jouet d'un cauchemar ?

DONA SOLEDAD.—Enfin !... Dieu soit loué !... voici un instrument perforant ! (*On entend le bruit d'une vrille s'enfonçant dans une planche. C'est le souffleur qui, à l'aide de son tire bouchon, perce la cloison de droite de sa petite cahute.*)

JEHAN DES ENTOURNURES, *d'une voix de tonnerre*.—Je les vois !... Je les tiens sous mon regard sauvage... Misérable chou de Bruxelles, tu ne périras que de ma main !...

LE CRITIQUE INFLUENT DU "JOURNAL".—C'est du symbolisme...

UN AUTRE CRITIQUE NON MOINS INFLUENT DE "L'UNIVERS".—...pctager ! (*Le régisseur, qui s'est rendu compte de la situation, passe dans les dessous, tire le souffleur par les jambes, le gratifie d'un coup de pied et prend sa place. La représentation continue, sur le livret de l'auteur, cette fois.*)

* * *

Le lendemain matin, on lisait dans les journaux :

"La première scène de l'*Hypernévrosée*, écrite dans un style symbolique sobre et vigoureux, semblait promettre un succès. Mais tout le reste est profondément idiot. M. Oscar Bridouillon est, d'ailleurs, homme à prendre sa revanche."

PARISIEN.

AMÉNITÉS CONJUGALES

Elle (*après une petite scène de ménage*).—Et maintenant, mon cher, que je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire, je m'en vais chez le dentiste, faire plomber ma dent.

Lui.—Pendant que tu y sera, demande lui donc de te plomber le reste de la bouche.

CELA FAIT LA DIFFÉRENCE



Le docteur.—Après cela vous devrez dormir comme un bébé.

Le malade, *anxieux*.—J'espère que vous ne voulez pas dire comme mon bébé, docteur ?

LE PARFUM

A une que j'aime.

Que de roses dans votre main !
—Pauvres petites fleurs jolies,
Que pour vous seule on a cueillies,
Et qui mourront pour vous, demain !

Si l'humble rêveur s'apitoie
Devant ce massacre joyeux,
Que la tristesse de ses yeux
N'enlève rien à votre joie ;

Mais laissez au bouquet défunt
Un peu de votre cœur de femme !
Je crois que les fleurs ont une âme
Qui réside dans leur parfum ;

Et, puisqu'il en est temps encore,
(Tout bonheur tient dans un moment)
Respirez, bien profondément,
L'âme des fleurs qui s'évapore...

Elle laisse et fait voltiger,
Du cœur des roses enlacées
Au cœur des lys et des pensées,
Un autre parfum plus léger ;

Retrouvez-en la sainte ivresse !
Elle flotte et rayonne autour ;
Ce n'est pas encor de l'amour,
Mais c'est presque de la tendresse !

René-Marie LEFEBVRE.

A propos de l'homme jugé par les femmes

Monsieur le rédacteur du SAMEDI.

Il est évident que l'on ne prend pas la part des hommes, dans votre journal. Je vais alors me faire honnir à jamais par vos distinguées collaboratrices, car j'ai un mot à dire en faveur du sexe fort : La femme s'émancipe et veut tout conduire ; elle veut atteindre les hauteurs et remplacer l'homme ; dans son ambition, elle veut le supplanter partout. C'est donc qu'elle constate que le rang de l'homme est supérieur à celui de la femme.

Au contraire, l'homme n'a jamais voulu se mettre au rang de la femme, — sauf Wagner, mais il est bien entendu que tous les grands artistes ont leurs travers, leur petite folie, folie douce qui fait qu'ils sont artistes.

Si la femme veut dominer l'homme, c'est peut être parce qu'en ce siècle de décadence il est dégénéré... et qu'elle s'est perfectionnée : affaire de contradiction naturelle, tout simplement.

S'il en est ainsi, je me rétracte et je reviens à l'opinion de mes "conscieurs," bien que je trouve l'homme admirable de se résigner à son sort et de garder son rang, sans protester, quant il voit la femme le surpasser en capacités et lui témoigner sa supériorité, à elle. Il devrait, ce me semble, s'émanciper à son tour.

C'est par galanterie, dit-il !

Peut être, mais la galanterie le perdra.

EGLANTINE.

Carnet du Docteur

Monsieur Val... (Québec), me demande un remède contre la courbature à laquelle il est fréquemment sujet. Voici quelques conseils qui lui permettront de se procurer un soulagement, le cas échéant.

La courbature s'annonce par un sentiment de lassitude, de faiblesse générale, avec douleur contusive dans les membres et la région lombaire, douleurs ou simplement pesanteur de tête, peau brûlante, pouls fréquent, langue chargée, inappétence.

La cause se trouve dans une fatigue excessive, des écarts de régime, une suppression de transpiration, l'action prolongée d'un soleil ardent, etc. Elle peut durer d'un à huit jours.

La diète (absolue ou simplement végétale), le repos, un bain chaud d'une heure, ou tiède plus prolongé suffisent le plus souvent à avoir raison d'une courbature légère.

Dans le cas contraire, il faut se mettre au lit, prendre des tisanes adoucissantes, sudorifiques ; quelquefois des purgatifs doux. Applications chaudes sur les reins.

DOCTEUR OX.

MAUVAISE MÉMOIRE

Rouleau.—Que fais-tu donc en ville à cette heure de la nuit ?

Bouleau.—Ma femme m'avait dit quelque chose que je ne puis parvenir à me rappeler. Je cherche inutilement, impossible.

Rouleau.—Ne serait-ce pas du pain ?

Bouleau.—Non !

Rouleau.—Quelque chose pour le bébé !

Bouleau.—Non !

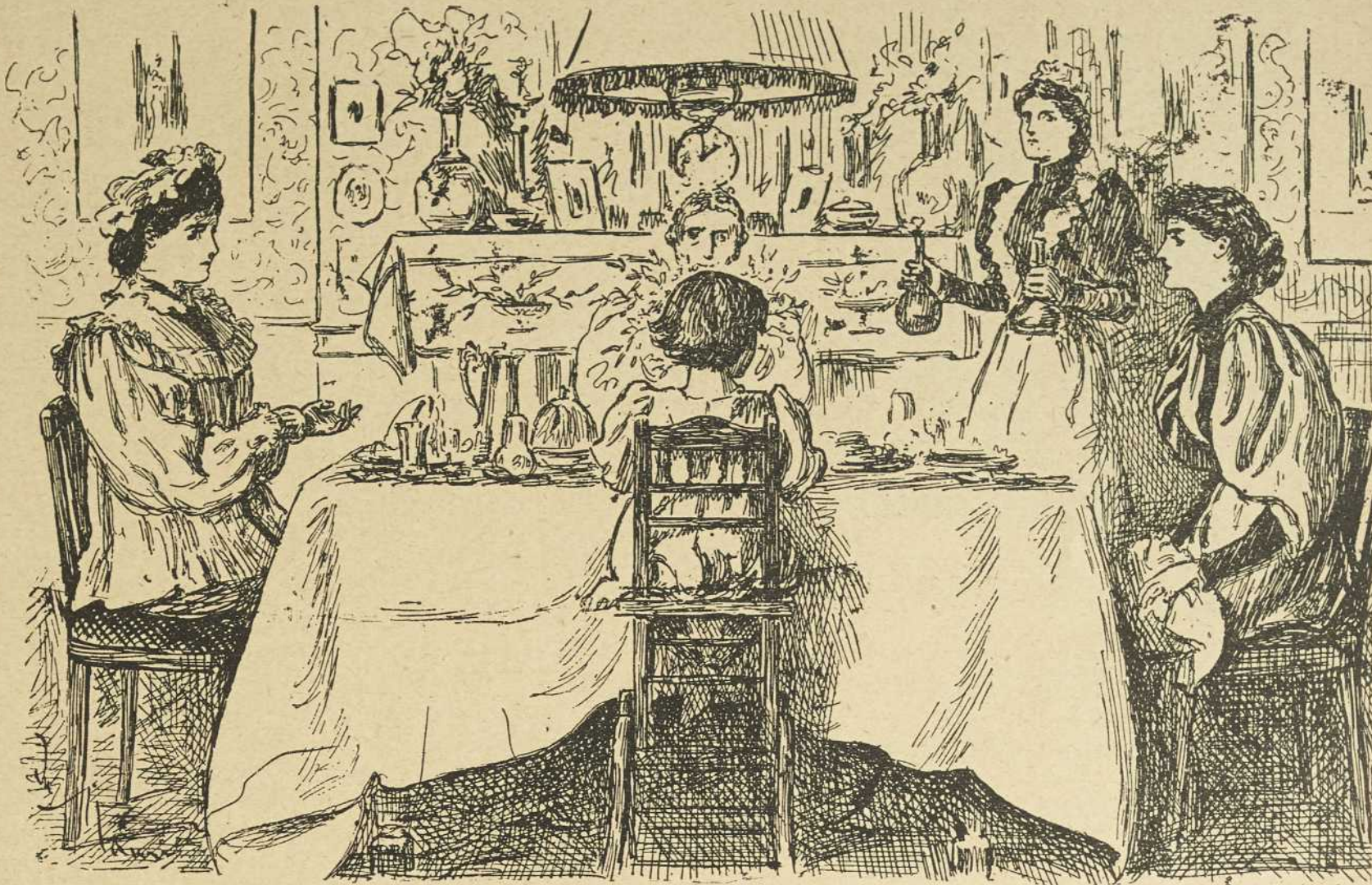
Rouleau.—Des billets de théâtre ?

Bouleau.—Non ! Mais je viens justement de le retrouver.

Rouleau.—Ah ! et c'était ?

Bouleau.—De revenir de bonne heure à la maison, car il y avait du monde à souper.

NOS CHÉRUBINS



La dame de la maison.—C'est un bien triste dîner que je vous offre là, mais ma cuisinière est grippée.
L'enfant terrible.—Oh ! maman, tu dis toujours ça !

Une Recette par Semaine

MOYEN DE SE PROCURER EN HIVER DES FLEURS NATURELLES,
ÉCLOSÉS LE JOUR QUE L'ON VEUT

Il faut choisir sur la tige les boutons les mieux formés, près de s'ouvrir ; on les coupera avec des ciseaux, en leur laissant, s'il est possible, une queue longue de 3 pouces ; on couvrira l'endroit coupé avec de la cire d'Espagne, et après avoir laissé faner ces boutons, on les enveloppera chacun à part dans un morceau de papier bien sec ; on les mettra dans une boîte dans un endroit sec. Dans que que temps de l'hiver que ce soit qu'on veuille les faire éclore, on les prend, on coupe le bout où est la cire d'Espagne, on les met tremper dans de l'eau dans laquelle on a mis un peu de nitre ou de sel : alors elles s'épanouissent.

B. DE S.

COMME VOUS L'ENTENDREZ

Lui.—Ma chère amie, est-ce la première fois qu'un jeune homme vous courtise ?

Elle.—Oui, mon ami ; mais c'est si beau que j'espère bien que ce ne sera pas la dernière.

FACILE A CONTENTER

Le père (d'un air peu agréable).—Et pensez-vous, jeune homme, que vous serez en mesure de donner à ma fille tout ce dont elle a besoin ?

Le prétendant (timidement).—Je... le... pense... bien... mon...sieur... Elle dit qu'elle... ne veut que... moi.

Menus Epicuriens

Potage à la purée de pois

Bouchées aux huitres

Côtelettes de pigeons aux petits pois

Oreilles de porcs braisées

Pommes de terre farcies

Pouding à la Cowlay.

Pommes de terre farcies.—Prenez de belles et grosses pommes de terre, pelez-les, faites-les cuire à demi à l'eau de sel. Retirez-les, creusez adroitement dans chacune un trou assez grand, remplissez ce trou d'une farce composée de chair à saucisse, de mie de pain trempée dans du lait, beurre, jaunes d'œufs, persil haché, poivre et sel. Si vous avez du jus mettez-en, et à défaut de jus mouillez votre farce avec du bouillon et arrosez-en chaque pomme de terre ; faites cuire à feu doux sous le four de campagne et servez.

SAUCES

Sauce hollandaise.—Mettez dans un bol : 4 onces de beurre bien frais, trois jaunes d'œufs frais, du sel blanc et une cuillerée de vinaigre, faites chauffer au bain marie jusqu'à consistance épaisse. Au moment de servir, additionnez le jus d'un citron.

Sauce mousquetaire.—Pilez ensemble dans un mortier une petite échalotte, cerfeuil, cresson alénois et estragon, de tout une poignée ; ajoutez une cuillerée à bouche de glace de viande, sel, poivre, muscade râpée, moutarde fine ; passez au tamis et délayez ensuite avec deux cuillerées à bouche de bonne huile et une cuillerée de vinaigre à l'estragon.

BARON BRISSE.

L. E.

CRIME D'ORGÈRES

Par LOUIS LÉTANG

PREMIÈRE PARTIE

LE LIEUTENANT DARBOIS

VII — LE PETIT LEVER DE MADAME DE RAISMES

(Suite.)

L'honnête figure de Moreau exprima une rouge indignation.

—Eh bien! ils ont une singulière façon de comprendre la jalousie, ces gueux-là! Ah! mais... Ah! mais, ça ne peut pas durer comme ça. Je l'étranglerai tout net, moi, l'oncle Frank.

—Patience, mon ami, l'heure n'est pas à la violence, et nous devons éviter soigneusement tout scandale. Ce n'est pas en conquérants et en voyageurs que nous pénétrons aujourd'hui au château de Raismes, et hormis quelques mots, que je me propose de glisser dans l'oreille de M. Frank Hilson, la consigne est de ne rien savoir. Après, nous verrons.

—Compris, mon lieutenant. Mais comptez sur moi pour veiller au grain sans en avoir l'air. Faire la bête, c'est de que je sais le mieux, et j'y réussis tout naturellement, sans le moindre effort, avec l'aide de la drôle de figure dont le Créateur m'a gratifié.

—Je compte sur vous, Moreau, comme sur le meilleur de mes amis. Il n'y a que peu de temps que je sais ce que vous valez par l'esprit et par le cœur, mais je vous jure que je le sais bien!

—Oh! mon lieutenant! Oh! mon lieutenant, balbutia Moreau tout confus.

Pour se donner une contenance, il se mit à fouailler la Bichonne qui dormait quasi dans les brancards, profitant de ce que depuis un quart d'heure on ne surveillait plus son allure. La voiture arrivait justement au bout de la montée et la route suivait désormais le plateau, plane et rectiligne jusqu'à la base du monticule sur lequel se dressait le château de Raismes.

Vers deux heures et demie, Darbois mettait pied à terre devant le grand perron du château, en fer à cheval, copiant celui du palais de Fontainebleau, tout en pierre de l'Echaillon, blanche et polie comme le marbre.

—Je vais fureter par tout le château, dit Moreau en l'aidant à descendre, et je trouverai bien moyen de vous faire connaître en temps utile ce que j'aurai découvert.

—Merci et soyez prudent, mon bon Moreau.

—N'ayez aucune crainte, mon lieutenant.

Darbois pénétra dans le vestibule et demanda au valet de pied qui faisait faction si M. de Raismes était visible. Le domestique répondit qu'il le pensait bien: M. de Raismes avait déjeuné dans son appartement et n'était certainement pas sorti.

—Bon, ne vous dérangez pas, je sais le chemin.

Et par des couloirs détournés, il gagna un escalier desservant une des tourelles qui flanquaient les angles droits de la partie centrale du château, la plus éloignée des salles de réception, de tout mouvement, de tout bruit importun.

Il y avait au second étage une seule grande pièce, très haute de plafond, dont les murs disparaissaient sous une multitude de cartes et de plans, meublée d'une longue table massive, pourvue d'une vaste cheminée où des troncs d'arbres entiers pouvaient se consumer. C'était là que travaillait, pensait, rêvait et fumait le maître du château, en compagnie du fidèle Charland. C'est à la porte de cette salle que Darbois vint frapper.

—Entrez! dit la voix grasse de Charland.

Darbois entra. M. de Raismes et Charland étaient assis l'un à côté de l'autre sur des fauteuils de cuir, à haut dossier de chêne noir. Une boîte de cigares était ouverte devant eux et ils fumaient de concert. La pièce, si vaste qu'elle fût, s'obscurcissait d'un brouillard opaque, odorant. Aucune conversation engagée entre eux ne paraissait avoir été interrompue par l'arrivée du lieutenant.

Le visage de M. de Raismes était d'une pâleur de cire; sa longue figure semblait plus allongée encore, ses yeux meurtris avaient un regard atone, sans rayonnement. En reconnaissant le jeune officier il tressaillit et se leva à demi, hésitant, comme honteux, à prendre la main que Darbois lui tendait.

—Vous... vous... monsieur Darbois? Oh! merci d'être venu!

—C'est toujours pour moi plaisir et honneur de pouvoir passer quelques moments avec vous, dit l'officier en serrant énergiquement la main du vieillard.

—Même... après ce que vous savez? Après l'affreux scandale d'hier?

—Surtout après ce que vous appelez le scandale d'hier. Rien dans ce qui a été dit ne vous obligeait à vous accuser comme vous l'avez fait. Peu d'hommes ont l'âme aussi scrupuleuse et aussi forte. Les fautes de votre frère, à demi effacées par le temps ne sauraient vous créer une responsabilité. Et je ne comprends, aucunement que vous puissiez en ressentir autre chose qu'un peu d'ennui, gardant par devers vous la conscience d'avoir fait infiniment plus que le devoir ne vous commandait.

—C'est ce que je me tue à lui répéter depuis ce matin, dit Charland.

—Vos paroles me font du bien, M. Darbois, et je vous remercie de me les avoir apportées.

M. de Raismes alluma un nouveau cigare et retomba dans sa sombre rêverie. Il y eut un silence assez long, très pénible pour Darbois qui ne savait comment aborder le délicat entretien qui l'amenaient avant tout à Raismes.

Pour rompre ce silence, Charland essaya de lui parler de ses travaux, mais le lieutenant était à cent lieues d'une discussion scientifique et il ne répondit que par monosyllabes. A la fin, voyant que la situation s'éternisait et qu'aucune transition naturelle ne venait lui fournir une occasion propice, il prit son courage à deux mains et aborda sa demande de front.

—M. de Raismes, dit-il, d'une voix haute qui tremblait un peu, j'aime Mlle de Briaies, votre pupille, et je viens vous demander sa main.

Le grand vieillard se leva tout droit, mû comme par un ressort. Se peut-il?... Mon Dieu! Que pense l'enfant? Que dit Blanche?...

—Mlle de Briaies m'a autorisé à faire cette démarche près de vous et elle m'a demandé de la faire aujourd'hui même.

—Alors vous êtes d'accord tous les deux? Elle vous aime?

—J'ose le croire, monsieur.

La sombre figure de M. de Raismes s'éclaira soudain et un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine.

—Ah! monsieur Darbois, je suis bien heureux! s'écria-t-il; bien heureux! Voyez-vous, cette enfant, c'est presque l'unique préoccupation de ma vie... qui sera courte désormais, je le sens. Il m'eût été bien pénible de partir sans la certitude que ma petite Blanche avait un bon et loyal protecteur, un compagnon aimant et dévoué pour la conduire à travers les difficultés et les embûches de la vie. Ah! marcher à deux, la main dans la main, quand on s'aime, quand on s'estime mutuellement, quand on a les mêmes goûts, les mêmes pensées, les mêmes désirs, quelle destinée, monsieur Darbois! Il est donné à bien peu d'êtres humains de l'accomplir.

Et le grand vieillard eut un geste d'accablement.

—Mais vous l'accomplirez, vous, reprit-il, en relevant son regard sur Darbois. Je me connais en hommes et je sais ce que vous valez. Les rudes et studieux labeurs de votre jeunesse vous ont fait l'âme saine et le cœur libre; la vie vous semble utile et bonne et vous attendrez légitimement de l'avenir la récompense de vos généreux efforts et de votre intégrité morale! Ah!... monsieur Darbois, j'en sais des jeunes gens de votre âge qui ont l'âme pervertie, le cœur gangrené et qui n'emploient les jours que Dieu leur donne qu'à satisfaire leurs passions. Les malheureux, quelle triste existence ils se préparent!

M. de Raismes, qui s'était levé en prononçant ces paroles et qui marchait à grands pas s'interrompit soudain; il revint vers le lieutenant et lui posant la main sur l'épaule:

—Mlle de Briaies a raison de vous aimer, monsieur Darbois, je l'approuve.

—Infiniment merci, monsieur, de l'estime que vous me témoignez, de l'honneur que vous me faites. Je n'ose croire que j'en suis digne. Mais vous ne savez peut-être pas au juste quelle est ma position? J'ai le devoir de ne vous rien cacher et de vous avouer que toute ma fortune consiste dans mon grade et que...

—Riche de science et d'honneur, mais pauvre d'argent, telle est votre formule, n'est-ce pas, monsieur Darbois? fit Charland en riant.

—C'est exact, monsieur.

—L'argent! l'argent! s'écria M. de Raismes avec une ironie méprisante. Qu'importe l'argent! Tenez, jeune homme, il a passé dans nos mains, Charland peut le dire, des millions et des millions. En suis-je plus heureux? Ma vie en a-t-elle été meilleure? A quoi a servi, à quoi servira l'immense effort que nous avons fourni depuis plus d'un quart de siècle? Tout cela a été semé sur la route sans but utile, a coulé sur les tables de jeu, a disparu en futilités, en caprices, en folies de toutes sortes. Et en sondant ma conscience, je me trouve coupable, méprisable, lâche, d'avoir consacré ma vie entière à tirer, du travail de mes ouvriers, de l'argent et encore de l'argent ainsi gâché et sali. Et je rêve de réparations éclatantes...

Le visage de M. de Raismes s'était éclairé, ses yeux luisaient, ses lèvres avaient un frémissement continu et une exaltation grandissait en lui.

—Allons, allons! fit Charland en riant pour le calmer, ne nous

embarquons pas dans la question sociale, nous en aurions pour le restant de la journée à discuter sans peut-être nous entendre. Ce n'est pas pour cela que M. Darbois est venu.

—Vous avez raison, mon ami. C'est folie de parler de remords, de réparations et de pénitence à qui rêve d'amour et de félicités sans bornes. Pardonnez-moi, mon cher Darbois, j'ai subi ces jours-ci de si rudes secousses que mon pauvre être en est tout ébranlé. Je suis maintenant tout à vous et à vos projets. Mais il nous manque quelqu'un pour causer efficacement de toutes ces choses.

Il appuya sur le bouton d'une sonnerie électrique. Au domestique qui vint à cet appel :

—Veuillez prier Mlle de Briaïs de venir me parler, commanda-t-il.

—Mais vous n'y pensez pas, mon cher Olivier, dit Charland lorsque le valet se fut retiré, Mlle Blanche dans cette tabagie ! Si elle n'était suffoquée dès l'entrée, la pauvre ne pourrait distinguer de nous trois lequel est son fiancé, tellement la fumée est épaisse ! Permettez-moi de corriger votre ordre et de donner rendez-vous à Mlle de Briaïs dans un endroit où l'on respire un air plus pur... sur la terrasse par exemple... à l'endroit où l'amoncellement des orangers forme comme une chambre de verdure. Ce sera d'ailleurs logique et plein d'à-propos, et puis prendre l'air vous fera du bien.

—Faites, Charland, vous êtes la sagesse même et vous pensez à tout.

L'ingénieur sonna de nouveau le valet et lui donna des instructions dans le sens indiqué. Les trois hommes quittèrent la vaste salle enfumée et descendirent au rez-de-chaussée. Au coin d'une galerie, ils trouvèrent l'ami Moreau qui, très correct, les salua militairement. Sous prétexte de demander des ordres à son officier, le soldat retint Darbois un instant.

—Mon lieutenant, savez-vous ce qu'il a fait l'oncle Frank ? Oh ! très malin ! Mais pour nous malice cousue de fil blanc.

—Parlez vite.

—Eh bien ! aussitôt rentré au château, je saurai comment, tout seul dans sa chambre, en jouant avec un revolver, il a fait partir la détente et, soi-disant, s'est envoyé une balle dans le gras du bras, laquelle balle après avoir traversé les chairs a filé par la fenêtre, le diable sait où ! Dame ! cris, appels, bouleversement général ! Il est avéré maintenant que ce pauvre oncle Frank s'est blessé avec son revolver. Pas de chance ! Fatale imprudence ! etc., etc... Nul doute, même pour le médecin, qui ne saurait guère s'imaginer que le petit séton rectiligne qu'il a pansé à été fait à six cents mètres de distance par la gentille et coquette balle de fusil Lebel !

—En effet, répondit Darbois à voix basse, la comédie est habile !

—Nous avons affaire à forte partie.

—Oui, certes.

—Raison de plus pour ouvrir l'œil.

—Soyez prudent, Moreau.

—N'ayez crainte, mon lieutenant. Seulement, je regretterai toute ma vie de n'avoir pas tiré huit ou dix centimètres plus à gauche ; au lieu de traverser le bras, sans même rencontrer l'os, la petite balle eut perforé de part en part la carcasse de ce vilain magot ! Ah ! si jamais je retrouve la pareille comme je viserais juste !

Le lieutenant Darbois avait laissé Moreau à ses regrets et à ses réflexions, et il avait rejoint M. de Raïsmes, décidément très affaibli et qui s'appuyait sur le bras de Charland.

Ils s'installèrent tous trois sur des sièges d'osier, à l'ombre des orangers et des grands figuiers intentionnellement amoncelés en ce coin de terrasse. Tout aussitôt un pas léger fit crier le fin gravier pailleté de mica qui saupoudrait les dalles et Blanche parut.

Vêtue d'une simple robe blanche serrée à la taille par un large ruban cerise, un chapeau de paille blonde sur ses cheveux rebelles qui formaient au front et à la nuque toutes sortes de petits frisons dorés, rose d'émoi, les yeux brillants et inquiets, elle était divinement jolie.

—Bonjour, mon bon oncle, fit-elle en s'inclinant pour présenter son front à M. de Raïsmes.

—Bonjour, Charland.

—Bonjour, monsieur Darbois.

Et elle tendit sa main au lieutenant. Elle lut dans son regard tant de joie, elle sentit tant de bonne assurance au serrement de sa main qu'elle comprit que tout était décidé déjà. Ce fut donc d'un petit ton très ferme et avec le plus clair, le plus radieux de tous les regards qu'elle demanda à M. de Raïsmes.

—Vous m'avez fait demander, mon oncle ?

—Oui, petite. Je veux savoir ce que tu penses de la demande que M. Darbois vient de me faire ?

—Mais, mon oncle, c'est moi qui l'ai prié de venir aujourd'hui.

—Voyez-vous cela. Tu l'aimes donc ce garçon-là ?

—Oui. Je l'aime.

—Ma chère enfant, il faut bien réfléchir avant de s'engager pour toujours. Quand on se trompe, c'est irréparable.

—Je le sais, reprit-elle gravement, Mais — et elle tournait vers

Darbois son beau visage tout rayonnant de confiance et d'amour — je suis sûre d'être heureuse, longtemps, toujours !

—Oh ! chère Blanche ! s'écria Darbois, je jure que cette conviction bénie...

Elle l'interrompit d'un joli geste de sa main retournée :

—Ne jurez pas, Édouard, c'est inutile.

Un attendrissement profond avait saisi M. de Raïsmes, une larme tremblait au coin de sa paupière. Charland grommelait pour lui tout seul :

—Voilà où les mathématiques perdent leurs droits !

—Oh ! mes enfants, dit M. de Raïsmes d'une voix qui tremblait, restez toujours tels que vous êtes en ce moment : loyaux, croyants et sincères. Et le bonheur sur lequel vous comptez ne vous échappera pas. Blanche, quand veux-tu t'appeler Mme Darbois ?

—Mais... le plus tôt possible, mon bon oncle ! s'écria-t-elle en se jetant confuse dans les bras du vieillard.

—Ce sera le mieux. J'ai hâte, moi aussi, d'être débarrassé de ta tutelle, petite,

—Oh ! la vilaine phrase.

—Elle n'explique que très imparfaitement ma pensée. Tu le sais bien, enfant.

—Je vous ai compris, allez ! mon bon oncle.

Elle appuya cette parole d'un regard expressif, puis, changeant soudain d'attitude :

—Et ma tante de Raïsmes que nous n'avons pas consultée ! s'écria-t-elle.

La figure d'Olivier se rembrunit.

—Point n'était absolument nécessaire... commença-t-il.

—Mais, si, mais si, interrompit la jeune fille. Pensez, il n'y a que ma tante qui puisse fixer avec autorité la date du grand jour... à cause des toilettes ! Dites, si nous allions le lui demander, tous, en ambassade ? Elle est dans son petit salon, tout à fait remise des émotions que lui avait causées hier le récit de ce lourdaud de Gauthier, car elle était habillée de grand matin. Malgré tout, le moment n'est peut-être pas favorable, en raison de l'accident arrivé à M. Frank ; vous ne savez pas, monsieur Darbois, je vous expliquerai. Mais peut-être vaut-il mieux lui révéler tout de suite le grand complot. Allons, c'est dit. Je vous emmène.

Et avec autorité, elle prit le bras de M. de Raïsmes et l'entraîna vers le château.

—Vous autres, suivez ! dit-elle à Darbois et à Charland.

Et tout en marchant, sans en avoir l'air, par son bavardage primesautier, elle traçait à son oncle, dont elle ne connaissait que trop la faiblesse et l'irrésolution, sa ligne de conduite et lui apprenait son petit discours.

Félicienne, bien qu'elle s'y attendît, parut très surprise de recevoir l'ambassade conduite en apparence par son mari, en réalité par Mlle de Briaïs. Elle tomba de son haut en apprenant la demande de Darbois et adressa les plus aimables reproches au jeune homme qui avait manqué de confiance et qui aurait dû la prendre pour confidente. Au fond elle était prête à pleurer et se contenait à grand-peine.

Quant à la date qu'on lui demandait, elle ne pouvait la fixer que d'une manière approximative. Mais elle pensait qu'un mois suffirait à toutes les exigences.

Justement la température baissait, le séjour à Raïsmes commençait à n'être plus agréable, et l'on pouvait commencer immédiatement les préparatifs de départ.

M. de Raïsmes était abasourdi de voir combien les dispositions de sa femme étaient conciliantes. Blanche ne reconnaissait plus sa tante. Darbois plaignait très sincèrement la pauvre femme, qui devait beaucoup souffrir dans sa coquetterie froissée, son amour-propre humilié, et qui ne cherchait pas à se venger par un accueil maussade et des paroles facilement perfides. D'ailleurs, aucune effusion.

Charland qui avait le sentiment des situations, et qui jugeait celle-là assez pénible, y mit fin par quelques paroles banalement spirituelles. On sourit du bout des lèvres, et après salutations et compliments, l'ambassade se retira.

Darbois et Blanche étaient, quand même, transportés de bonheur et d'espoir. Il leur était maintenant permis de se dire tout haut qu'ils s'adoraient et de former ensemble les plus enivrants projets. Olivier partageait leur joie ; et à les voir si jeunes, si beaux, confiants dans l'avenir, l'ingénieur Charland se riait à lui-même et tenait des propos qui n'avaient rien de commun avec les théorèmes de Bernouilli et les lois de Képler.

Nos quatre personnages revinrent causer sur la terrasse et bavardèrent avec le plus charmant abandon.

Le mariage aurait lieu à Paris, sans tapage et sans éclat, mais avec toute la solennité, tout le luxe désirables. Darbois qui serait à Grenoble dans trois jours, quatre au plus, demanderait bien vite un congé suffisant et rejoindrait aussitôt sa fiancée.

Vers quatre heures, le jeune officier prit congé d'Olivier et de Charland.

—A demain, monsieur ! dit Blanche en faisant une cérémonieuse révérence, car j'espère bien que vous ne manquerez pas de venir faire votre cour à mademoiselle votre fiancée !

Et avec une légèreté d'oiseau, elle s'enfuit, laissant Darbois tout déconcerté de son brusque départ, de la gaieté malicieuse de ses yeux et du rire mystérieux et prometteur de sa bouche. Aussitôt qu'il fut seul, Moreau, qui guettait le moment, accourut.

—Si vous voulez faire votre petite commission à l'oncle Frank, je puis vous conduire à sa chambre, mon lieutenant, je sais où.

—Faisons vite.

Seulement il y a un grand laquais qui s'embête à mourir devant la porte. C'est une façon de garde-malade d'antichambre. L'imbécile n'a pas besoin de vous voir entrer. Je vais m'arranger de façon à l'éloigner cinq minutes. Vous savez mon lieutenant, il est très fort, notre oncle Frank, continua Moreau à voix basse. Personne ne l'a vu sortir cette nuit, ni ce matin. Ce diable de château doit, comme tous ses pareils, avoir ses souterrains, ses issues secrètes. En somme, il serait bien difficile de faire la preuve juridique des deux attentats que nous savons pertinemment avoir été perpétrés par le petit vieux.

—Nous n'y songeons nullement.

—Sans doute, sans doute, mais c'est égal.

—Que voulez-vous dire, maître Moreau !

—Que c'est un peu... inquiétant d'avoir affaire à un citoyen qui prend si joliment toutes ses précautions.

—Bah ! qu'importe, dit Darbois avec un geste plein d'indifférence.

—Ah ! bien ! Ah ! bien ! faisait Moreau en secouant sa tête glabre, si cela n'importe pas, tout est pour le mieux, mon lieutenant, dans le meilleur des mondes, comme disait Pangloss. Pure cérémonie alors que le petit entretien que vous désirez avoir avec notre bon oncle Frank ?

—Pure cérémonie, mon cher Moreau.

—Si nous rebroussions chemin ?

—Du tout. Un avertissement est bon à donner.

—Comme vous voudrez, mon lieutenant. Alors, permettez-moi de prendre les devants pour débarrasser l'antichambre de M. Hilson, laquelle se trouve justement au bout de cette galerie, du valet qui s'y tient en permanence par ordonnance du médecin, et qui s'y ennuie ferme, je vous assure !

—Faites comme vous voudrez.

Moreau prit son air le plus niais, enfonça son képi jusqu'au ras de ses longues oreilles, et traînant sur le tapis ses godillots ferrés au bout de ses longues jambes, il s'avança dans la galerie, pendant que Darbois s'arrêtait devant une vitrine qui renfermait une très complète collection d'animaux naturalisés appartenant à la faune des Alpes.

Le dialogue entre Moreau et le valet fut assez court. Darbois comprit que son ordonnance se prétendait perdu dans les couloirs et escaliers du château et qu'il se proclamait incapable de retrouver son chemin tout seul. Il suppliait donc son interlocuteur de le conduire jusqu'à l'office où l'attendait M. Auguste, le maître d'hôtel, en face d'une bonne bouteille de pale ale que l'on partagerait assurément en trois bons bocks, appuyés de trois autres pour faire passer les premiers.

Le laquais, alléché par la perspective de boire un bon coup, convaincu par l'air ahuri et effaré de Moreau qu'on ne se moquait pas de lui, accepta de rendre le service demandé.

—Deux minutes seulement, mon bon monsieur.

—Bah ! cinq si vous voulez ! Pour ce à quoi je suis utile ici !

Et ils s'en allèrent l'un derrière l'autre, Moreau ne tarissant pas en remerciements et en exclamations sur l'immensité du château de Raismes.

Darbois s'élança aussitôt. En quelques secondes, il fut à l'extrémité de la galerie ; il traversa la pièce que venait de quitter le laquais, poussa une porte et se trouva dans la chambre où l'oncle Frank était couché.

Celui-ci, en le voyant entrer tout à coup, se leva à demi d'un mouvement automatique. Sa figure grimaçante devint livide, ses yeux s'arrondirent comme des yeux de hibou, se firent vacillants, s'emplirent de noirceurs et tout son être chétif, usé, vieillot, exprima une terreur folle, une angoisse éperdue. Ses lèvres remuèrent, mais aucun son ne voulut sortir de sa gorge aplatie.

—Misérable ! dit Darbois, je sais ce que tu as fait cette nuit et ce matin. Je devrais t'étrangler comme un vil chien que tu es ! Mais souviens-toi bien que ce que je promets je le tiens. Si jamais, entends-tu ? si jamais tu tentes quelque chose, si jamais tu dresses quelque lâche embûche contre Mlle Blanche de Briaïs ou contre moi, je te tue comme un chien, moi-même, de cette main que voilà ! Tu as compris, Frank Hilson ? Sur mon honneur d'officier, je jure que je te tuerais sans pitié ni remords ! Et maintenant, garde à toi !

Et tournant les talons, Darbois sortit de la chambre, tandis que l'oncle Frank à demi mort d'épouvante s'affalait sous ses couvertures en poussant des petits gloussements de poule étranglée.

Dans la cour du château, le lieutenant dut attendre quelques moments le fidèle Moreau qui tenait tête au maître d'hôtel dont il s'était fait un ami, et au valet, sa victime, pas pressé du tout de rejoindre son poste. Enfin, il parut.

—Nous pouvons partir, Moreau, c'est fait.

—Bien, mon lieutenant.

Ils remontèrent dans la voiture qui les avait amenés et ils quittèrent le château.

Darbois était radieux. Toutes choses avaient marché au gré de ses désirs. Une seule petite ombre cependant à sa félicité sans bornes. Blanche l'avait quitté un peu brusquement. Mais avec un si joli sourire. Enfin...

Le chemin qu'ils suivaient formait d'abord une allée droite au travers d'un grand jardin à la française, puis se pliait en courbes molles pour gagner sur la plaine inférieure, dégageant peu à peu le monticule rocheux sur lequel le château était bâti. La terrasse naturelle ainsi formée à l'aplomb de la route n'était pas une des moindres beautés du domaine de Raismes.

Une branche de roses tomba soudain dans la voiture de Darbois. Le jeune homme poussa un cri de surprise et leva les yeux. Penchée sur la balustrade, à une vingtaine de mètres de hauteur, la fine silhouette de Blanche de Briaïs.

—Halte ! commanda la jeune fille, heureuse de la surprise qu'elle causait et riant à pleines lèvres.

Darbois était déjà à terre. Il allait se jeter sur la muraille de rochers, et tenter de s'élever jusqu'à son sommet en s'accrochant aux maigres touffes de troènes et d'ajoncs poussées dans les fissures d'une ravine.

—Édouard ! cria-t-elle alarmée, je vous en supplie, abandonnez cette folle tentative ! Ce serait me faire repentir d'avoir voulu vous jeter un bonsoir moins sommaire et moins sec que celui de tout à l'heure. La ! Bien ! Soyez raisonnable et dites-moi quelque chose de très gentil. Vite ! Vite ! Il faut que je retourne tout de suite au château, c'est l'heure de la promenade de ma tante et je serais bien confuse si l'on s'apercevait de mon absence.

Alors Darbois dit gravement avec une ardente conviction :

—Blanche je vous aime !

Elle répondit de même :

—Édouard, je vous aime !

Et tout aussitôt, avec un geste gracieux de la main, commença bien près de ses lèvres :

—Je me sauve. A demain. De bonne heure, n'est ce pas ?

Et, sans attendre la réponse de son fiancé, elle s'envola comme une céleste apparition. Lorsque Darbois se fut rendu maître du ravissement indescriptible dans lequel cette scène aussi rapide qu'imprévue l'avait plongé et qu'il eut repris sa place dans sa voiture :

—Ah ! s'écria-t-il, que je suis heureux ! Cette journée est la plus belle, la plus radieuse de ma vie !

—Bien oui ! Bien oui ! mon lieutenant, fit Moreau avec un scepticisme qui n'eut pas de prise sur l'âme extasiée de Darbois, mais faut peut-être pas trop se fier à tout ce bonheur-là. Ça a trop bien marché pour qu'il n'y ait pas à craindre quelque retour du bâton !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LE SUPPLICE D'UN PÈRE

I. — L'HOMME À LA BARBICHE

Environ trois semaines après les événements que nous venons de relater, Gaston de Raismes arrivait vers dix heures à la gare de Paris-Lyon, tout emmitouffé dans un magnifique pardessus de fourrures, muni d'une couverture de voyage, et demandait un billet de première classe pour la gare d'Issoire, ligne du Bourbonnais. On l'avertit que l'express n'allait pas tarder à se mettre en marche et il passa tout aussitôt sur le quai.

Comme il arrivait, le chef de service donnait en effet le coup de sifflet de départ et Gaston se fit ouvrir le compartiment qui se trouvait devant lui. Il n'eut que le temps de monter en wagon. L'employé poussa la porte. Le train démarra. Gaston fit une moue très désagréable en constatant qu'il n'était pas seul dans son wagon.

Tout au fond de la voiture, adossé dans un coin, les pieds allongés sur la banquette qui lui faisait face, déjà enveloppé dans sa couverture, coiffé d'une casquette de voyage à visière, un homme de grande taille et de forte corpulence était installé. On n'apercevait de son visage que l'extrémité d'un nez aquilin, une lèvre supérieure sans moustaches et une longue barbiche grise. Pas plus que Gaston l'homme à la barbiche ne parut satisfait d'avoir un compagnon de voyage.

—Voilà bien les intrus qui arrivent au dernier moment et qu'on ne peut éviter ! maugréa-t-il.

Gaston n'entendit pas. Il était d'ailleurs occupé à maugréer lui-même :

—Que le ciel patafiole les gêneurs fourrés dans les coins et qu'on ne voit pas !

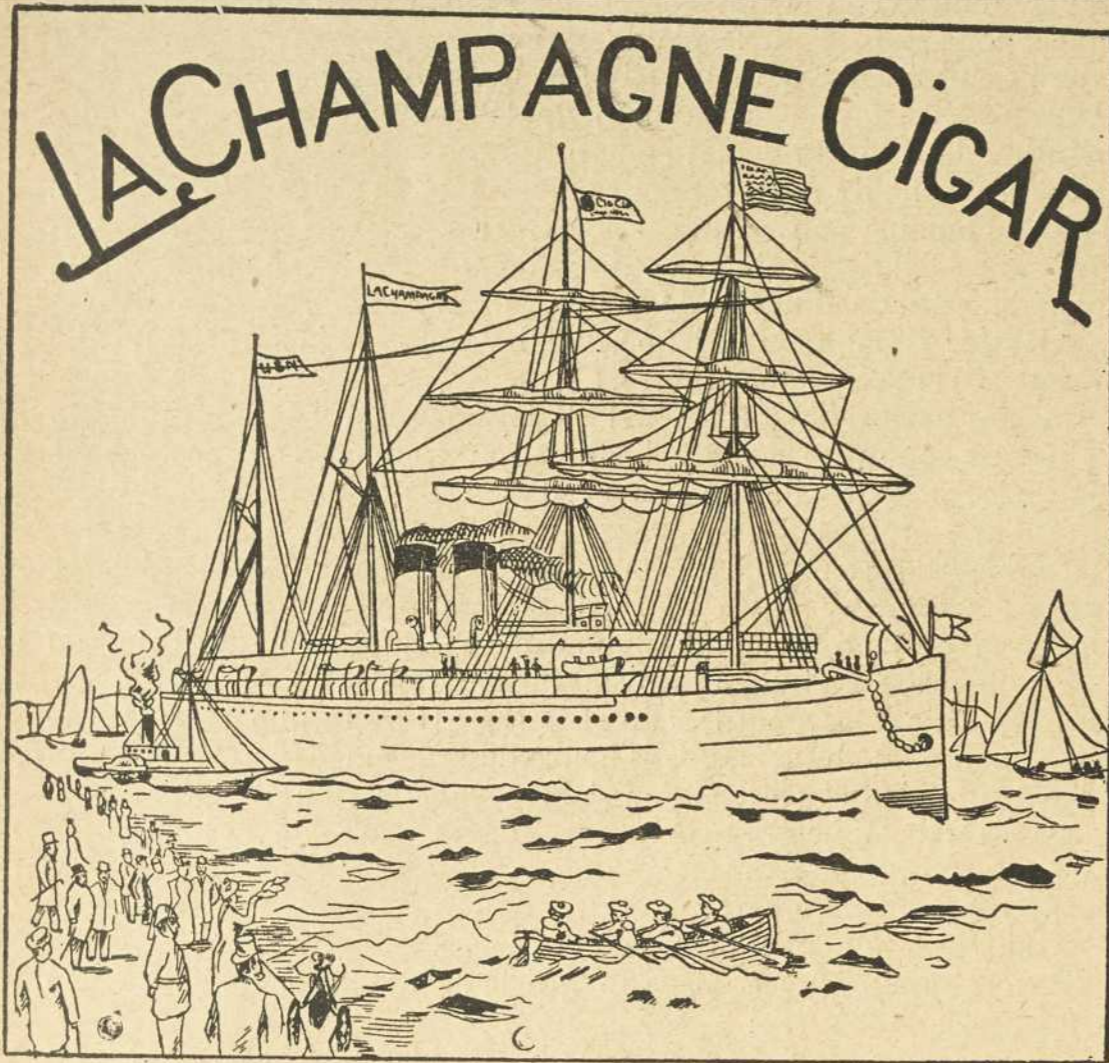
Ceci dit, il s'installa dans l'angle de gauche parallèlement et à peu près de la même façon que le premier voyageur.

Le train roula prenant de l'allure. Au bout de cinq à six minutes l'homme à la barbiche se leva, vint d'une enjambée jusqu'au milieu du compartiment, puis sans mot dire, tira sur la lampe les deux demi-calottes d'étoffe brune destinée à intercepter totalement ses

rayons. L'obscurité faite, il retourna s'asseoir à sa place et reprit son attitude première.

Gaston s'irrita de cet acte, qui pourtant répondait à ses plus intimes désirs, lesquels étaient de ne pas se faire remarquer et de dormir si possible. En toute autre occurrence, il se fût levé à son tour et eût été débarrasser la lumière de ses enveloppes. Mais réprimant un premier mouvement de colère, il se tint coi, se contentant de donner libre cours à sa mauvaise humeur en des réflexions furieuses :

(A suivre.)

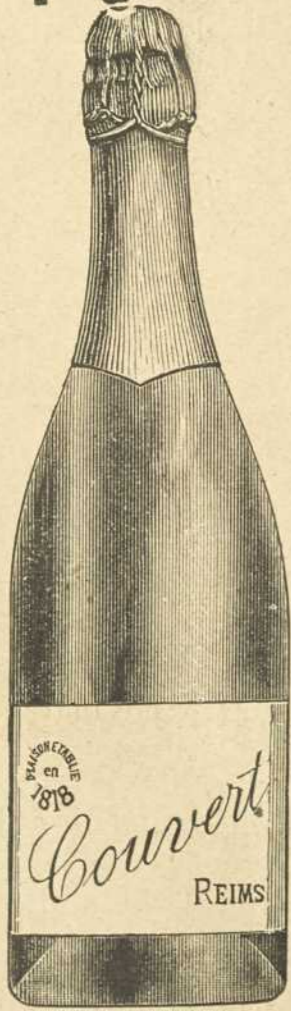


PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar", fait à la main, valant 10c pour 5c.

Jan 26.

Champagne Couvert

Exigez le Champagne de cette marque de vos fournisseurs!



Un des meilleurs importés au Canada. Essayez-le!

EN VENTE PARTOUT
 ... EN GROS CHEZ ...

LAPORTE, MARTIN & CIE
 Montréal, seuls agents

"Le Monde"

Est un des rares journaux de Montréal qui s'attache à bien

RENSEIGNER SES LECTEURS

et à ne publier que des

NOUVELLES VRAIES

"LE MONDE"

S'adresse a toutes les classes bien pensantes

Il suffit de le lire une fois pour l'adopter de préférence.



CAPITALISTES
 SPECULATEURS

Vous ferez bien d'ACHETER par l'entremise

FRED. R. ALLEY

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251 MONTREAL

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT



BAIN RUSSE
 " TURC
 " PRIVÉ

LEÇONS DE NATATION

Ouvert depuis 6 hrs A. M. a 10 hrs P. M.
 Dimanche, 6 hrs A. M. a 10 hrs A. M.

Un Excellent Journal "

Parlant de l'excellent journal anglo-allemand,
THE REVIEW

de Chicago, *La Vérité* s'exprime comme suit: "Nous engageons ceux de nos lecteurs qui veulent suivre l'idée allemande en Amérique et qui ne peuvent pas lire l'allemand, de s'abonner à ce journal, *The Review*, dont l'éditeur est M. Arthur Preuss. Adresse, 145 Schiller Street, Chicago, Ill. Prix de l'abonnement, \$1.50 par année."

—De la *Vérité*, Québec, 31 août 1895.

NOUVELLE ÉDITION DU

JEU DE POKER!

10 CENTS LE VOLUME, 10 CENTS

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

10 CENTS LE VOLUME, 10 CENTS

Franc de port.

Le "Samedi," 516 rue Craig

MONTREAL

THEATRE ROYAL

Semaine commençant lundi, le 2 décembre. Après-midi et soir.

Première apparition à Montréal du célèbre

"The Vaudeville Club"

Sous la direction de WEBER & FIELDS

Comprenant les artistes américains bien connus: Sam Bernard, Meers Bros., Lizzie Raymond, Will H. Fox, McIntyre et Heath, les sœurs Burt, les Fensons, et la Comédie de McIntyre et Heath, "THE WORLD'S BALLOON."

Admission: 10c, 20c et 30c. Sièges réservés 10c extra. Plan de la salle au théâtre de 9 hrs du matin à 10 hrs du soir.

Semaine prochaine: *Shaft No. 2.*

VOULEZ-VOUS RIRE ?

OUI—Eh bien

ABONNEZ-VOUS ... AU ... CANARD

Journal Humoristique Illustré

Abonnement: - 50 Centins

Payable d'avance

S'adresser à

A. P. PIGEON

ADMINISTRATEUR

1786 RUE STE-CATHERINE

MONTREAL

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & CIE

516 RUE CRAIG, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- Circulaires, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement exécutées, caractères de luxe.

Ameilleur marché que partout ailleurs

Aucun Combine Étranger ne Peut Exclure mes Cigarettes du Marché

LA CIGARETTE TRUST NE PEUT Y REUSSIR

... Ne leur Permettez pas de vous Imposer leurs Marchandises ...

JE DEMANDE UN CHAMP JUSTE ET AUCUNE FAVEUR

Les Cigarettes suivantes sont mes marques :

La Fayette	50c
Creme de la Creme	100c
Royales	150c
Sonadora	150c

En vente chez tous les marchands de tabac. **J. M. FORTIER**
Fabricant, Montreal

TAPIS BRUXELLES
TAPIS TAPESTRY
TAPIS DE LAINE
TAPIS DE TOUTES SORTES
RIDEAUX EN DENTELLE SUISSE
RIDEAUX EN DENTELLE POINT D'IRLANDE
RIDEAUX EN DENTELLE NOTTINGHAM
RIDEAUX EN CHENILLE
TAPIS TAPESTRY, 24 CTS.
TAPIS BRUXELLES, 75 CTS.
RIDEAUX EN CHENILLE, \$2.25

Voyez
Nos TABLES et nos CHAISES

En Chene

elles sont

LA VRAIE CHOSE

... POUR ...

CADEAUX DE NOEL

Achetez maintenant pour éviter la foule durant la semaine de NOEL

HENRY & N. E. HAMILTON

Coin St-Jacques et Carré Victoria

Nouvelle édition du ... **JEU DE POKER**

— PRIX, 10 CENTINS —

Adressez : "LE SAMEDI", 516 Rue Craig, MONTREAL

Casse-tête Chinois du "Samedi"

SOLUTION DU PROBLÈME No 1



Ont trouvé la solution juste : M. Arthur Sylvestre, Mme Joseph Peltier (Montréal); M. Art. Rousseau (St-Jean); Une Québécoise; Mme Joseph Beaudoin; Léda; M. Isidore Gougeon; M. Alexandre Dicaire; No 6 rue St-Vincent (Montréal); Mlle Elizabeth Belisle (St-Pie); M. J. Z. Nadon, M. P. Paquette, M. Henri Lacas, M. L. V. Thouin (Montréal).
Le tirage au sort effectué entre ces solutions, a fait sortir le nom de M. J. Z. NADON, auquel est attribué la prime de \$2.50, ou un abonnement d'un an au SAMEDI, pour ce problème.

Primes du "Samedi"

COUPON No 54

10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour une montre; 10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour un bracelet en argent solide; 5 coupons consécutifs, avec 50 centins, pour un bracelet d'une valeur de \$2; 1 coupon, avec 25 centins, pour une épinglette pour homme ou dame.

— NUMÉRO DU —

7 DECEMBRE '95



Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

J. G. A. GENDREAU, dentiste
241 Bell 2818 20 Rue St-Laurent
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Les timbres postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE
TIRAGE LIMITÉ

Poirier, Bessette & Cie,

No 516 Rue Craig

MONTREAL

LA

Société Artistique Canadienne

210 RUE SAINT-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

11 Decembre '95

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION } Le Numéro 20,798 a gagné le prix de \$1,000.
DU } Do 94,008 do 400.
27 NOVEMBRE } Do 67,319 do 150.

La liste complète des autres 2,848 prix est fournie gratuitement en s'adressant au bureau de la Société.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.

Aucun Combine Étranger ne Peut Exclure mes Cigarettes du Marché

LA CIGARETTE TRUST NE PEUT Y REUSSIR

... Ne leur Permettez pas de vous Imposer leurs Marchandises ...

JE DEMANDE UN CHAMP JUSTE ET AUCUNE FAVEUR

Les Cigarettes suivantes sont mes marques :

La Fayette	5c
Creme de la Creme	10c
Royales	15c
Sonadora	15c

En vente chez tous les marchands de tabac. J. M. FORTIER Fabricant, Montreal

Pour le Bain



DE BEBÉ

Vous devez vous servir des savons les plus purs. Nous avons un grand choix de ces savons que nous pouvons recommander, ainsi qu'un assortiment complet d'

ARTICLES POUR BAINS ET POUR LA TOILETTE

LA PHARMACIE NATIONALE

Téléphone 2628. 216 Rue St-Laurent

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r GODERRE



POUR GUERISON CERTAINE

DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

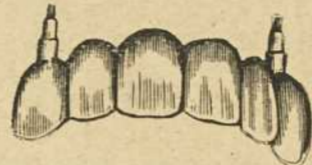
oct. 18-94

PAPIER **FAYARD ET BLAYN**

GUÉRIT RHUMES Irritat^s de Poitrine, Influenza, Douleurs, Rhumatismes, Blessures, Plaies.

Topique excel. contre CORS, ŒILS-de-PERDREIX. - 1 f. t. Pharmacies

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais DENTS POSES SANS PALAIS S. A. BROUSSEAU, L. D. S. No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Un Poêle Merveilleux

Le Poêle le plus merveilleux et le plus économique sur le continent d'Amérique, "LA TORTUE", noir ou nikelé, peut être vu et acheté à

The Edward Cavanagh Co.

2547 a 2553 RUE NOTRE-DAME (Coin des Seigneurs)

Bell Tél. 8025 Tel. des Marchands 550

Une ligne complète de Poêles, Fournaises, Peintures, Huile, Charbon, etc.

P. S. - Vieux poêles pris en échange.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



Au QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

Casse-tête Chinois du "Samedi"

No 3

Nous allouons une prime de \$2.50 en espèces ou un Abonnement de un an au "Samedi", à celle des solutions qui, la première, sera tirée au sort, parmi toutes celles justes qui nous seront parvenues, au plus tard le samedi 14 décembre, à midi.



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juste position: 1o LA REINE DE SABA; 2o LE GALANT JARDINIER.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Philidor", journal le SAMEDI.

Un nouveau problème paraîtra dans le numéro du 15 décembre, ainsi que la solution du Problème No 2, pour continuer ensuite à raison de un problème et une solution par semaine.

Une prime de \$2.50 en espèces, ou un abonnement de un an au "Samedi", étant toujours affectée à chacun de ces problèmes.

ANALYSE INTÉRESSANTE

De M. JOSEPH BEMROSE, F.C.S., F.I.C., Chimiste Analyste, Membre de la Société des Analystes, Membre de la Société Pharmaceutique de Londres.

Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires de Montréal (Limitée)

MESSIEURS - J'ai terminé l'analyse du Cognac JOCKEY CLUB Carte Or V. S. O. P. et je vous en soumetts les résultats suivants:

GRAVITÉ SPÉCIFIQUE 0 935

Alcool de raisin.....	pour cent.....	41.950
Total des matières solides.....	pour cent.....	1.903
Eau par différence.....	pour cent.....	56.147

DÉTAIL DES MATIÈRES SOLIDES:

Acide acétique.....	pour cent.....	0.017
Acide tartrique.....	pour cent.....	0.330
Sucre.....	pour cent.....	0.673
Cendres.....	pour cent.....	0.812
Ethers odoriférants.....	pour cent.....	Un soupçon
Alcool amylique ou méthylique.....	Aucun
(et par conséquent pas d'alcool impur)		
Caramel ou sucre brûlé.....	Aucun
Cayenne.....	Aucun
Acide sulfurique.....	Aucun

Cette analyse démontre que ce Cognac est sain et tout a fait approprié aux usages médicaux.

J. BEMROSE, Analyste.

Cette analyse est d'autant plus concluante que M. Bemrose est très apprécié dans le corps médical pour ses capacités techniques et son intégrité absolue.

En conséquence les consommateurs doivent toujours éviter d'acheter un Cognac d'une marque inconnue ou souvent frelaté qu'on leur offre au même prix que le pur Brandy JOCKEY CLUB V. S. O. P. qui se vend à \$1.25 la bouteille dans toutes les bonnes maisons de vins et d'épicerie.

Les détailliers qui manquent en stock de cet excellent Cognac apprécié par les consommateurs le trouveront dans toutes les bonnes maisons de gros ou chez les agents pour le Canada,

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires de Montréal (Limitée) 87 et 89 RUE ST-JACQUES, MONTREAL